U d'/of OTTAWA
39003003338075

Bibliothèque des Élèves
U. O.
STUDENT LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/carapome00veui

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

# CARA

*Les ayants droit et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.*

---

*Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois, en mai 1910.*

LOUIS VEUILLOT

# CARA

Poème

... J'mi son un che, quando
Amore spira, noto, et a quel modo
Che detta deatro, vi significando,
(Dante. Purgatorio. XXIV).

COLLECTION
MORISSET LIBRARY / BIBLIOTHÈQUE MORISSET
UNIVERSITY OF OTTAWA / UNIVERSITÉ D'OTTAWA
OTTAWA, ONTARIO K1N 9A5

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
22, RUE CASSETTE, 22

PQ
2471
.V7C37

# AVERTISSEMENT

Un des écrivains qui, tout en examinant Louis Veuillot du dehors, ont le plus profondément pénétré son esprit, M. Jules Lemaître, a souligné d'un trait clairvoyant et fin le penchant secret qui inclina toujours le vigoureux polémiste à la songerie sentimentale et à la poésie.

« Louis Veuillot, dit-il en ses *Contemporains*, est très sensible à la musique, très amoureux de Mozart et de Beethowen. Sa pente était au rêve mélancolique et tendre. Rêve toujours surveillé par la conscience du chrétien ; car c'est dangereux, la nature et la musique, et la mélancolie et même la tendresse. Mais souvent on devine que ses luttes et

ses haines lui pesaient et que, sans cette surveillance virile qu'il exerçait sur son âme, il eût aisément glissé à la contemplation chantante, comme un simple poète lyrique, ou à l'indulgence universelle et inactive et à la douceur des larmes oisives, de celles dont on jouit comme d'une volupté et qui ne purifie point. »

Tout homme de sens, ayant pratiqué Louis Veuillot, reconnaîtra ce qu'il y a de vérité dans ce jugement. Le ferme prosateur a plus d'une fois convenu de cette inclination poétique, où des censeurs austères étaient tentés de blâmer une faiblesse, mais qui, en de telles mains, valait une force. Une force, en effet, puisqu'elle était un de ces dons de l'esprit, qu'un chrétien tel que Louis Veuillot sait tourner au service de Dieu. Et c'est précisément ce qu'il y a de remarquable dans la poésie de l'illustre écrivain : qu'elle s'accompagne du rythme cadencé des vers ou qu'elle anime une prose musicale et colorée, toujours, à sa manière, elle vise à l'action. Quand vous supposez qu'elle vagabonde, elle court vers un but que vous ne voyez pas. Jamais elle n'a complètement la bride sur le cou. Telle pièce isolée, qui semble une fantaisie sans objet, fait déjà partie d'un tout dont elle recevra sa valeur et sa fin. M. Jules Lemaitre

a raison quand il dit que Louis Veuillot surveillait de près son goût pour la rêverie, de peur de se voir emporté par elle. Il aurait pu ajouter que, même en lui cédant, le chrétien la dirigeait encore.

*
* *

Un livre a manqué, dans l'œuvre du maître, où le penchant lyrique et sentimental eût pleinement affirmé sa dépendance envers l'esprit de foi. Cette dépendance, il est vrai, n'est pas douteuse à qui sait voir. Mais l'écrivain lui-même avait rêvé d'un ouvrage, où toute la poésie de son âme et de son imagination, tout ce qui sourdait en lui de mélancolique et de chantant, sans oublier non plus ce filet de satire qui pointait toujours au bec de sa plume, auraient collaboré sans effort à une exquise et très haute leçon de morale. Ce rêve est demeuré un rêve. De longues années durant, l'auteur le porta et le caressa dans son esprit. Le plan s'en dessinait devant son regard intérieur, avec des contours encore trop vagues pour être fixés par l'écriture, et cependant assez précis déjà pour enchanter les yeux. Le titre

existait, au moins provisoirement ; c'était ce nom même de *Cara*, ce nom un peu mystérieux et je dirais volontiers presque anonyme, dont les quatre lettres figurent au frontispice de ce volume. Et le poème ne fut jamais rimé.

Une liasse de feuillets jaunis, retrouvés dans les papiers du Maître, ne nous a révélé que des fragments, des ébauches et des notes. Quelques-uns de ces morceaux épars, en se rejoignant, peuvent reconstituer à peu près une aile de l'édifice ; quelques-uns de ces croquis rapides, en se comparant, peuvent indiquer les grandes lignes du tableau. Mais ni l'œuvre entière ne se peut évoquer, ni le plan lui-même se dessiner nettement et sans lacunes.

*
* *

En s'aidant des projets de préface interrompus par des travaux plus graves ou plus urgents, l'on peut reconstituer toutefois, sinon le schéma complet, du moins l'idée maîtresse, d'où l'œuvre en espoir avait germé et qui se fût dégagée de l'œuvre accomplie.

Cette idée est unique et profonde : « Une âme à sortir du néant de la vie présente. »

Louis Veuillot veut peindre à la fois cette âme et la maladie dont elle est rongée, « la grande maladie de l'âme au temps où nous vivons ». — « Cette maladie est le doute, mais un doute d'une espèce particulière... qui se nie et s'affirme, se plaint et se vante, se caresse et se hait, feint volontiers de se combattre, se trompe lui-même et demeure au fond résolu de se prolonger... » Maladie singulière, indéfinissable et subtile, qu'une certaine école de poètes a mise à la mode et qui, par la mode, a gagné peu à peu jusqu'aux moelles. Aussi le héros de *Cara*, ce grand malade contemporain que l'auteur se propose de décrire et de guérir, « c'est Werther, c'est René, c'est Byron et Musset, et surtout, c'est leur lecteur ». Louis Veuillot le saisit et le montre au plus fort de sa fièvre maligne, infecté tout ensemble et dans l'esprit qui « prend le faux pour le vrai », et dans le cœur qui « prend le laid pour le beau », et dans l'âme, enfin, qui « prend le mal pour le bien ».

De cette misère intellectuelle et morale, l'écrivain conduira progressivement son personnage à la pleine santé, la santé qu'il définit par « l'amour et la paix..., fruit d'une seule et même chose qui est la connaissance du vrai, le goût du beau, la pratique du bien ».

Mais cette cure spirituelle devra se couronner dans les larmes qui instruisent, qui épurent et qui rachètent...

La peinture, l'ascension, le perfectionnement de cette âme, à la fois réelle et symbolique, appelaient trois parties ou trois chants. Le poète en avait jeté sur une feuille volante, au galop de la plume, ce sommaire abrégé et presque énigmatique :

*Livre I.* — Le cœur et l'âme dans la nuit, doutant s'ils existent et n'ayant pour ainsi dire la perception de la vie que par la sensation de la mort.

*Livre II.* — L'amour ranime la vie du cœur.

*Livre III.* — La douleur et l'illumination de la beauté morale ressuscitent l'âme. L'homme est tiré des ténèbres, on pourrait dire du néant. Il possède la vie complète, et le livre est fini.

Et plus bas :

I. — Mon cœur et mon âme sont morts.

II. — Ai-je vraiment un cœur ? La douleur me le dit. Si j'ai vraiment une âme, elle est morte ou mourante.

III. — Mon âme est vivante comme mon cœur.

Comment ces trois livres auraient-ils été composés ? Comment se fussent-ils fondus en un seul poème ? C'est le secret de celui qui n'est plus. Non seulement nous ne saurions le découvrir ; mais encore les fragments laissés par Louis Veuillot nous mettent en face d'une singulière énigme. Entre les pièces assez nombreuses et parfois ordonnées, qui restituent en partie le commencement de l'œuvre, et les rares morceaux qui en indiquent la conclusion, il se creuse un hiatus.

Au début, le héros du livre est un certain Paulus Boitard, individu fort déplaisant, dont l'amour lui-même a beaucoup de peine à rendre l'abord agréable. A la fin, sans transition entre les idylles pittoresques et les élégies domestiques, nous nous trouvons en présence de Louis Veuillot lui-même ; ce sont ses douleurs de père et d'époux, qui brusquement succèdent aux piquants et savoureux dialogues avec l'insaisissable Cara. La dualité du principal personnage est ici frappante. Et, pourtant, la pensée définie par les essais de préface, le programme ébauché d'un coup de plume et jusqu'à ce tour direct et personnel employé constamment par l'auteur, tout concourt à démontrer l'unité du héros. Ce n'est

point, d'ailleurs, la seule étrangeté de ce travail, tour à tour en ébauches et en débris. Logiquement, semble-t-il, entre l'épisode amoureux et fugitif de Cara, qui prélude à la guérison du malade, et les deuils intimes qui la portent à sa perfection, une autre étape aurait dû se rencontrer : le bonheur dans l'ordre et dans la paix. Or, Louis Veuillot paraît avoir voulu brûler cette étape. En avait-il vraiment le propos définitif ? Et, si oui, quelle était sa raison ? Questions insolubles.

Encore une fois, ni pour combler ou pour expliquer cette lacune, ni pour remettre au point l'apparente identification de Paulus Boitard avec Louis Veuillot, l'éditeur ne peut ni ne doit se substituer à l'écrivain. Rétablir ce qui apparaît clairement de la pensée du maître, y encadrer les fragments épars de son œuvre, il n'a point d'autre tâche.

*
* *

Ces fragments, pourquoi Louis Veuillot ne les a-t-il pas publiés lui-même ?...

C'est apparemment qu'il espérait toujours ache-

ver l'œuvre de son rêve et ne la voulait donner que complète.

Ce « poème singulier », l'écrivain nous apprend qu'il le caressa presque sa vie entière. Jamais, sans doute, il ne prit le loisir de le forger tout d'une haleine, comme un auteur qui « fait » sur commande ; mais jamais non plus le projet ne quitta complètement son cœur et son cerveau. Toujours arrêté sur le « même dessein sérieux et grave », il demeurait toujours incertain sur l'expression qui rendrait le plus justement sa pensée. Cette indécision, constamment brusquée par des travaux plus pressants et qui se présentaient sous une forme plus nette, ne fut pas la moindre cause du perpétuel ajournement qui devait sacrifier *Cara*. Il y en eut d'autres. Elles nous sont révélées par l'allusion discrète à ce « conseil trop prompt », que l'auteur écouta, sans l'approfondir, mais qu'à la réflexion il regretta d'avoir suivi.

Plus tard, ayant désir de rassembler son *Œuvre poétique*, il ébrancha l'ouvrage en formation de toutes les parties qui pouvaient supporter une publication indépendante. Or, ce qui restait, les premiers chants surtout, avait besoin, pour être compris, du soutien de l'ensemble et du prolongement d'une conclusion

morale. Isolés, ni ces morceaux n'auraient atteint leur but, ni leur originalité n'eût été à l'abri d'interprétations venimeuses. Parmi les malfaiteurs et les marauds de plume, encore endoloris par les verges du polémiste, il s'en fût rencontré qui, du tour et du ton de certaines pièces, auraient perfidement conclu contre l'auteur. Paulus Boitard et Cara restèrent donc au fond du tiroir, attendant la fin des élégies familiales et des élévations religieuses où devait chanter l'âme de Louis Veuillot. Hélas, pour Louis Veuillot, ce qui survint alors, ce furent de nouveaux labeurs et de nouveaux combats, la maladie, la mort...

*
* *

De la postérité, nous n'avons plus à craindre ce que le maître aurait pu redouter de ses contemporains. Pour incomplet et parfois imprévu que soit le poème, aucun lecteur, même hostile à Louis Veuillot, n'aura l'idée d'en dénaturer l'inspiration, ni d'en méconnaître le but.

Ce but, au contraire, et cette inspiration, simplement entrevus dans les esquisses et les fragments du

travail inachevé, s'imposeront au respect de ceux qui doutent et provoqueront l'applaudissement de ceux qui croient.

Aussi, la publication que l'auteur ne pouvait entreprendre avant d'avoir couronné son dessein, paraît-elle à ses héritiers non seulement une possibilité, mais presque un devoir.

Si étendue et si variée que soit l'œuvre de Louis Veuillot, la conception générale de cet ouvrage y ajoute un nouveau trait. Comme on l'a déjà remarqué, l'idée mère de *Cara*, c'est la préoccupation de tourner à la défense de la vérité morale toutes les ressources et toutes les souplesses de la poésie, même imaginative et amoureuse. Exemple et leçon qui ne doivent pas rester sous le boisseau.

En second lieu, de la conclusion tronquée, mais puissante encore, un autre enseignement jaillit, qui ne veut pas être perdu. La maladie intellectuelle et morale que Louis Veuillot dénonçait, il y a près d'un demi-siècle, avec une perspicacité qui en distinguait déjà les périls, a élargi et creusé ses ravages. La société contemporaine en tombe à ce degré d'aberration, prévu par le poète, où, à force de baguenauder entre le bien et le mal, on arrive à prendre le mal pour

le bien. Sous sa forme ironiquement légère, *Cara*, par son début, nous remet en mémoire que cette transposition morbide eut son point de départ dans un dilettantisme littéraire auquel le monde, épouvanté de ses fruits, ne veut pas encore renoncer ; puis par son dénouement grave et douloureux, l'œuvre du fier chrétien nous rappelle qu'on ne retrouvera pas la santé normale en dehors de la pleine vérité.

Si la pensée de l'ouvrage accentue et précise encore la physionomie pourtant si connue de l'homme, les détails de l'exécution affirment à leur tour le talent du poète. En dépit des contestations dont il fut parfois l'objet, ce talent n'a plus besoin d'être prouvé ; mais, parmi certaines pièces ébauchées, que l'écrivain toujours sévère à lui-même eût évidemment polies, quelques pages de ce volume suffiraient, s'il était nécessaire, à en établir la valeur. Sans prétendre ici faire œuvre de critique, on peut soutenir que quelques-unes des poésies de *Cara*, tour à tour élevées, mordantes et sentimentales, ont leur place marquée je ne dis pas seulement dans les morceaux choisis de Louis Veuillot, mais bien dans les anthologies poétiques du dix-neuvième siècle.

On se plaît, de nos jours, à recueillir et à enchâs-

ser les moindres reliques des grands écrivains. Mieux que beaucoup d'autres, il est indéniable que Louis Veuillot mérite cette sollicitude et cet honneur. Et, parmi tant d'écrits posthumes édités aujourd'hui, on reconnaîtra que son curieux poème appelait une restitution.

*
* *

Reste à dire un mot du plan suivi par l'éditeur dans la publication de ce livre. Et, d'abord, c'est un devoir pour moi de remercier l'écrivain qui m'a donné, dans ce travail, une collaboration spontanée et active. En distrayant de ses labeurs un temps qui lui était précieux, M. Roger Duguet m'a permis de terminer, au milieu des luttes quotidiennes, une œuvre qui m'était chère.

Trois essais inachevés de préface ouvrent le volume. Ils se complètent réciproquement, mais hélas ! en laissant encore la thèse incomplète. On les a publiés, scrupuleusement, dans l'ordre où ils furent recueillis.

Dans les deux premières parties du poème, où l'écrivain campe son héros, dépeint son âme et conte

ses idylles, on ne trouvera que deux épisodes, *Antonia* et *Cara*, qui soient présentés selon le plan de Louis Veuillot : plan, d'ailleurs, peut-être provisoire, mais arrêté de sa main. Les autres pièces étaient disséminées, sans autre indication que celle du « livre » où elles devaient prendre place. On a donc exactement suivi, pour *Antonia* et pour *Cara* l'ordre établi par l'auteur. Mais ce respect a forcément éliminé quelques morceaux qui semblaient devoir figurer sous les mêmes titres et qu'il n'y avait point classés. Ils ont été conservés en appendice. Quant aux autres fragments, on a entrepris de les disposer selon la logique et l'enchaînement des faits. On ne se flatte pas d'y avoir toujours réussi ; car Louis Veuillot lui-même, avant de publier son ouvrage, aurait dû pratiquer certaines retouches et ménager certaines transitions. Ce travail de classement, lui aussi, a renvoyé à l'appendice un petit nombre de pièces, qui ne se rattachaient que trop vaguement au fil du sujet.

D'autres poésies encore, mais déjà publiées du vivant de l'auteur, auraient pu s'encadrer dans ces deux premières parties de *Cara*. Louis Veuillot, d'après ses notes, avait le propos d'élargir cette œu-

vre complexe, en y introduisant certains morceaux de longue haleine, tels que *l'Etrange Bordelaise* et *Pygmalion*. Mais, comme il n'était pas possible d'opérer la soudure entre ces pages connues et l'ouvrage inédit, on a pensé qu'il valait mieux ne pas surcharger inutilement ce volume d'épisodes qu'on peut lire ailleurs.

Plus malaisée fut la reconstitution de la dernière partie, cette élégie familiale rehaussée de courage chrétien, qui devait tout à la fois conclure et couronner l'œuvre entière. On n'en possède, hélas, qu'un rapide aperçu, jalonné de quelques pièces, inédites en petit nombre, en plus grand nombre publiées. Celles-ci, tels que le poignant et superbe *Cyprès*, ont été reprises et rendues au poème auquel Louis Veuillot les destinait. Emprunts nécessaires pour expliquer l'ouvrage et lui donner toute son efficace. On les a reliées et soutenues par les menus fragments, de prose et de vers, retrouvés dans le manuscrit, qui s'arrête au milieu de ces larmes...

Enfin, après l'appendice étoffé de toutes les œuvres écartées de la trame, le lecteur trouvera un *Epilogue*. Etranger au plan du livre, il a paru trop intimement conforme au but de l'écrivain, pour ne pas mériter

cette exception. Dans l'enveloppe où dormait *Cara*, quelques feuillets épars se trouvaient aussi, couverts de brefs essais poétiques abandonnés par Louis Veuillot. C'est l'un d'eux, le plus significatif et le plus achevé, qu'on a recueilli. Cette *Prière de David* conclut heureusement, sur une pensée de repentir et d'espoir, un volume écrit pour relever les âmes et les ramener à Dieu...

François VEUILLOT.

---

# PREFACES

# Préfaces de l'Auteur

## *Trois Projets successifs de Préfaces inachevées*

... I' mi son un che, quando Amore
spira, noto, e a quel modo.
Che detta dextro, vi significando.
(*Purgatorio*, XXIV.)

### I

Je crois n'avoir jamais ni si souvent ni si longtemps pensé à aucun ouvrage. J'ai eu celui-ci dans la tête plus de vingt ans. Il m'a suivi dans mes autres occupations, dans mes distractions, dans mes voyages. Je l'ai abandonné et repris vingt fois. Il m'a véritablement obsédé, et pour dire au juste ce que j'ai voulu faire,

je crois en vérité que je ne l'ai jamais bien su. Il a été le bloc de marbre dont parle La Fontaine :

Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvette?

Il a été successivement tout cela, l'un après l'autre, et à la fin, il a été tout simplement gâté, c'est-à-dire perdu. Cependant j'en ai voulu faire toujours quelque chose, et toujours la même chose. C'est-à-dire toujours quelque chose qui tendît au même but, qui pût servir au même dessein sérieux et grave.

. . . . . .

. . . . . .

## II

L'auteur avait annoncé, il y a quelques années, un livre intitulé *Les Choses de la Vie*. Nous ne serions pas étonné que ce livre fût devenu le poème singulier auquel il a donné le nom de l'héroïne *Cara*. Nous disons l'héroïne sans être sûr que le titre convienne

à cette figure simple et vraie qui n'apparaît qu'à travers un voile, et qui serait l'ange (plutôt) que l'amante du personnage que nous pouvons par la même raison appeler le héros. Au fond, il n'y a point de personnage dans ce livre, plein de portraits, de pensées, quelquefois de larmes, et presque entièrement composé d'épisodes que le fil le plus léger et le plus solide attire au même but. Il n'y a qu'une idée : Une âme à sortir du néant de la vie présente.

L'on s'est proposé de peindre, non pas un caractère, mais une maladie, et une maladie de nos jours, qui n'existait pas il y a un siècle, qui, dans un siècle, espérons-le, n'existera plus. Pour aujourd'hui cette maladie est réelle, ce personnage est vrai. C'est Werther, c'est René, c'est Byron et Musset, et surtout c'est leur lecteur; leur lecteur qui se moque d'eux et pourtant est rempli d'eux. Il n'ignore pas que sa maladie est artificielle, mais l'artifice est devenu si puissant qu'il s'est incorporé la nature; il la domine malgré ses protestations, et il la tue. Ce malade appelle sincèrement la guérison, et sincèrement il ne voudrait pas guérir. En propres termes, il ne sait où il en est, et sans ignorer qu'il n'est pas

bien, il ignore s'il s'applaudirait d'être mieux. Dans tous les cas, il se reconnaît incapable pleinement de l'effort qui pourrait le changer.

Il change, comme nous changeons tous, parce que Dieu a eu pitié de lui et que la Providence l'a obstinément conduit à la contemplation du Beau, du Bien et du Vrai. C'est la grâce. Qui connaît les voies de la grâce, et qui a ménagé les correspondances qu'elle exige pour opérer?

Ici l'objet de cette grâce est un homme de la mesure la plus ordinaire. Seulement ce n'est pas une âme basse et menteuse, ni qui ait voulu éteindre ce qui lui reste de belles aspirations. Dès qu'il s'étudie, il entrevoit sa misère; dès qu'il la connaît, il la confesse sincèrement. Il ne dit pas que le mal est le bien, et surtout il ne dit pas que le bien est le mal. Il ne tire aucun orgueil de vivre, dans la paresse, occupé de choses de néant.

Il est relativement pur dans sa pensée et dans sa vie. Ici l'on peut accuser le peintre de n'avoir pas vu tout son modèle. Mais il suffit qu'un tel personnage soit possible. Le montrer plus complet dans le mal, c'était s'engager sur un chemin et se créer la néces-

sité d'aborder des peintures qu'il est meilleur d'écarter. L'art n'a jamais besoin d'aborder ces choses, et les ressources qu'il y peut trouver, quelque brillantes qu'elles puissent être, sont mauvaises pour les autres et pour lui.

. . . . . .

. . . . . .

## III

Je restitue ici, suivant sa conception première, une œuvre méditée assez longuement et qu'un conseil trop prompt m'a fait mutiler.

J'm'étais proposé d'écrire un poème, très libre et très large dans sa forme littéraire, très arrêté dans sa composition intellectuelle et morale, dont le sujet serait pris au vif de la grande maladie de l'âme au temps où nous vivons.

Cette maladie est le doute, mais un doute d'une espèce particulière, facile à montrer, malaisé à définir, qui se nie et s'affirme, se plaint et se vante, se caresse et se hait, feint volontiers de se combattre,

se trompe lui-même et demeure au fond résolu de se prolonger et de se maintenir, à quoi il réussit trop. Maladie factice, comme au surplus la plupart des maux contemporains, très certaine néanmoins et très périlleuse, et qui énerve et tue plus d'âmes peut-être qu'aucune autre passion, parce qu'elle entretient à la fois plusieurs passions, notamment la paresse et l'orgueil, en les revêtant d'une sorte de douceur innocente et poétique.

Cela commence par un travers de l'esprit qui se fausse en croyant s'aiguiser, dans l'air ambiant de la littérature tout imprégné de paradoxe et de dérision. L'esprit prend le faux pour le vrai. Bientôt le mal passe au cœur qui prend le laid pour le beau. Et enfin l'âme, attaquée à la fois par l'esprit et par le cœur, est entreprise et gagnée à son tour et prend le mal pour le bien. Il semble alors que tout est consommé et qu'il n'y a plus de remède. Pour beaucoup, en effet, la maladie devient mortelle. Les uns marchent résolument dans le mal, ne daignant plus écouter du tout les protestations de leur conscience qui finit elle-même par ne plus rougir d'être vaincue ; les autres se laissent traîner sans opposer de résis-

tance efficace; d'autres s'endorment misérablement sur l'oreiller brutal de l'égoïsme, nient tout, croient tout, ne songent qu'à vivre de la vie matérielle et sont déjà morts.

Il y a un remède cependant. La nature humaine divinement constituée en sent le besoin et par là même en pressent l'existence. Elle est sollicitée à le chercher, c'est par effort qu'elle ne le trouve pas, par un autre effort qu'elle le refuse. En dehors du Vrai, du Beau et du Bien, elle n'est pas dans l'ordre, elle n'a pas de repos, elle connaît instinctivement qu'elle manque le but de la vie, et cet intime tourment la fatigue d'autant plus qu'elle touche davantage aux félicités que lui promettait son erreur. Nous sommes nés pour aimer dans la possession ou tout au moins dans la contemplation et dans l'espérance certaine de la paix. L'amour est une force qui nous est donnée pour conquérir la paix, laquelle n'est autre chose que la domination tranquille, la domination éternelle de l'amour.

Or l'amour et la paix sont le fruit d'une seule et même chose qui est la connaissance du vrai, le goût du beau, la pratique du bien.

Cet instinct de l'amour pour arriver à la paix et de la paix pour mettre à l'abri de toute aventure le règne dominateur de l'amour, et cette seule route de la vie où l'amour peut naître, se développer et devenir vainqueur, sont si bien la fin de la nature humaine, que nous suivons encore ses dictées lorsque nous les transgressons. Le faux, le laid et le mal ne s'imposent pas à nous sous ces noms et comme étant ces choses. Ils nous trompent avant de nous séduire : c'est à ce titre de vrai, de beau et de bien, que nous les embrassons. Notre illusion produit une illusion d'amour ; et dans ce désordre nous nous abusons encore, nous voulons nous abuser d'une illusion de paix. L'erreur mène au crime, le criminel devient le méchant, la méchanceté est une folie ; mais cette folie elle-même se fait un rêve de paix triomphante. Ce n'est pas l'éternité bienheureuse de l'amour, elle a perdu la conception de l'amour ; ce n'est pas une durée indéfinie du mal victorieux, la nature humaine ne peut — pour employer le mot de Pascal, — extravaguer jusque là ; c'est le néant. Elle doit en effet aspirer au néant, n'y ayant point de contradiction et de négation plus radicale de l'amour.

Mais comme en dehors de la folie, nulle illusion des choses humaines ne peut faire sortir l'amour du contact répété avec le faux, la laideur et le mal. . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

PREMIÈRE PARTIE

# LA PEINE DE VIVRE

## LIVRE PREMIER

# L'HÉRITAGE

*(Confession du poète Paulus Boitard, jadis clerc minoré, élève du Petit-Séminaire de Vire, maintenant rentier, auteur d'un poème inédit.)*

# *L'Héritage*

## I

Pour te mettre, lecteur, tout de suite au courant,
Je suis un sauvageon de Basse-Normandie.
Du tronc qui m'a porté la sève refroidie,
Sauf un notaire et moi, n'a rien donné de grand.

Me jugeant des moyens, le notaire en mourant
Me fit son héritier assez à l'étourdie.
J'ai trompé son espoir. Mais d'une dent hardie,
Oisif et sans remords, je croque ce parent.

J'ai lu, j'ai rêvassé, je ne fais rien qui vaille;
Je ne veux pas pourtant me mettre sur la paille
Et je garde de quoi me marier. Voilà.

On peut vieillir ; il faut payer une servante.
Je serai prêt. Je suis un sage et je m'en vante.
J'ai l'esprit de Prudhomme et la peau de Rolla.

—o—

Ce qui n'arrive pas tous les matins, m'arrive.
J'ai fait un héritage assez dodu. Vraiment,
C'est bon d'avoir parfois un vieux cousin normand.
L'herbage est renommé, traversé d'une eau vive.

Je viens d'y faire un tour. La famille plaintive,
Me croyant consolé, m'a reçu fraîchement.
Or, l'argent du cousin n'était point là dormant,
Et suait bien le *cinq*, dans sa main attentive.

Ils accusent un peu Dieu de malentendu.
Devait-il exposer à se voir mal tondu
Un pré jusqu'à ce jour traité par de bons maîtres ?

Moi, je pense avec eux qu'à l'abri des rongeurs,
Moins sot, je resterais, comme les bœufs songeurs,
Couché dans cet herbage entouré de grands hêtres.

—o—

## *(Paris)*

Heureux, cent fois heureux, le fils d'Eve et d'Adam,
Lorsque enfin parcourant la cité libertine
Et le corps jusqu'au cœur plongé dans la sentine,
Il sait combien est chaud et doux le macadam !

Quel beau gâchis de tout ! C'est ici qu'on piétine
Madame la Pudeur, Monsieur l'Honneur grondant.
Sur toute majesté danse mon pas ardent.
C'est ici qu'on est libre ! Ailleurs on se mutine !

Mon vieux pays normand, tu ne vaux que mépris :
Ici tes fins renards par les poules sont pris ;
C'est ici, c'est ici qu'on trouve à mordre aux pommes !

Tu ne vaux que mépris, vieux grognard d'Océan.
Compare tes écueils et ta voix, ô géant,
A ces flots clapotants de quinze cent mille hommes !

—o—

Le croiriez-vous ? C'est vrai pourtant :
Tout moqueur de billevesées,
Tout siffleur d'Apollon-Titan,
On a pourtant de ces visées !

Oui, Galupet; tout éructant
De maximes autorisées,
Tout muni de valeurs prisées,
Tout prudent ami du comptant;

Et tout sachant qu'on serait bête
De se gouverner en poète
Et de suivre certains esprits :

Oui, l'on voudrait crever des toiles,
Pousser des feux, jeter des cris
A faire éclater les étoiles.

—o—

Je suis triste et je me sens las.
Un double mur borne ma piste.
L'homme ennuyé siffle l'artiste.
L'artiste a de quoi rendre, hélas!

De mes erreurs s'accroît la liste,
Dans le néant je perds mes pas,
Et mon âme n'en doute pas...
Je me sens las et je suis triste!

Mais qui m'ouvrirait le chemin,
Y voudrais-je prêter la main?
Je ne sais trop si j'ai la mine

Ou d'un puits de douleurs béant
Ou de quelque pieux fainéant
Grattant au soleil sa vermine.

—o—

Ecrire un tome exprès pour dire que je bâille
Et que toute ma vie est un avortement,
Et que j'ai de quoi vivre en rentes, franchement,
C'est, je crois, une idée, et même une trouvaille.

Il faut à grand labeur polir ce diamant.
Je le veux enchâsser de fin or qui le vaille,
Faire en marbre l'autel, puis en pierres de taille
Couronner tout mon rien d'un ample monument.

J'aime et concentre en moi tout notre âge un peu blême.
Ce Narcisse infécond n'eut d'yeux que pour lui-même
Et, plus sot chaque jour, plus fier se contempla.

Fais l'affiche, libraire, et compte sur la vente.
Je suis de deux héros la fusion vivante,
J'ai l'âme de Prudhomme et la peau de Rolla.

## II

Voici. De certains saints la vertu fanatique
Me voulait faire prêtre, à quoi j'adhérais peu.
Tandis qu'ils boursillaient pour me donner à Dieu,
Moi, craignant avant tout la douce paix rustique,
Pour voler leur latin, j'écossais la mystique ;
Mais je guettais, d'un œil plus avisé que fier,
Un patron moins jaloux de m'ôter à l'enfer.
C'était un enrichi de race mécréante,
Jacobin fieffé, tout coton et tout fer,
Qui se mêlait d'aimer la muse clignotante.
Dans le sang et l'usure on avait vu ses pieds,
Mais il rimait gratis pour la gloire et les dames.
En serrant le pressoir, il roucoulait des gammes
Où semblaient reverdir les fleurs de Demoustiers.
Haï des gens de bien, ce lécheur d'hémistiches
Faisait les mauvais coups permis aux coquins riches.
Voisin du Séminaire où m'étouffait l'ennui,

Il en était l'effroi. Je me tournai vers lui,
Inventant de me peindre en victime cloîtrée !...

J'en conviens avec toi, conscience effarée,
Cette fable n'est pas tout à fait d'un cœur droit !
Que veux-tu ? Je mourais des vertus de l'endroit.
Les jours de promenade aux campagnes voisines,
Je rentrais plus bardé d'images assassines
Que le Cœur de Lion, au retour d'un exploit,
Ne rapportait sur lui de flèches sarrasines.
Il fallait échapper, cela devenait clair.
J'étais fait pour ne pas prospérer en bon air.
Dans les asiles saints si quelqu'un prend la gale,
Elle donne des fruits qu'ailleurs elle n'a pas.
Donc, et bien que la chose en soi fût immorale,
Puisqu'il fallait hurler à la gent cléricale,
Je m'avouai le crime, et je sautai le pas.
D'un seul coup, crânement, je bâclai l'imposture.

Ah ! ma soutane en feu me brûlait sur le dos !
Et des voix me criaient : « Tu deviens pourriture ! »
Mais, comme pour m'aider à rompre ma ceinture,
Les rimes en chantant se présentaient à flots...

Néanmoins, loin du ton que sonnaient ces espiègles,
En gros alexandrins marquant bien leurs pas lourds,
Je conduisis d'un bout à l'autre le discours.

Quand mon vieux gâs grimpait vers le pays des aigles,
Il gardait avec soin la césure et les règles.
Je voulus l'imiter au mépris de mes goûts.
Il aimait les ingrats et non les romantiques !
De mes soixante vers, je fis trente distiques,
Quinze quatrains, coupés tout net en cent vingt bouts,
Poudrés à sa façon de limailles antiques.
Son nom — bien fait — était Pourcin. Mais par Mahom !
Je sus ne pas nommer le Pourcin par son nom.
Je pris d'adroits détours. Pillant la langue fruste,
Je trouvai *Médicis, Nestor, vieillard auguste,*
*Et cætera*. Grand Dieu ! dans le sacré vallon,
Dans les bois, dans la rue et quelque part qu'il aille,
O Dieu de vérité, que l'homme est donc canaille !
J'en fis l'épreuve à fond sur moi, cette nuit-là.
Mais qu'il est bête aussi ! Ce foin et cette paille,
Ce son grossier, mon prince en gourmet l'avala.
Que dirais-je ?... Il me vit, me donna d'autres maîtres.
Me garnit de florins payés de vers plus traîtres,
Fut enchanté de tout et prédit que bientôt
Je serais — Dieu vengeur ! — le Pourcin d'Yvetot.
Oh ! sans doute, à ce coup, je crus mourir de honte ;
En esprit, je traitai le patron d'animal...
Mais ces pervers florins, comme ils faisaient mon compte !
La vie était ouverte, et j'entrais à cheval,

Sauf le secret affront d'être aux gages d'Oronte.
Oronte m'adoucit ce sort déjà charmant :
Il mourut ; mieux encore : il fit son testament,
Et par un trait de père insufflé des Furies,
Convaincu que j'étais mauvais foncièrement,
Il me laissa le fruit de ses pirateries.

L'examen des vertus qu'ainsi Dieu régalait
Me fit rire beaucoup et plus qu'il ne fallait.
La funeste clé d'or m'ouvrait soudain la danse :
Le cours qu'en prit ma vie absout la Providence!
Adolescent gavé de tant de mauvais bien,
Blasé pour commencer, sans besoins, sans croyance,
Je pris le train express qui mène à n'être rien.
Et je suis arrivé. Les hordes parasites,
Qui trouvent l'idéal autour d'un bon dîné,
Attirés par ma cave et par mes lèche-frites,
Si quelque chose était en moi, l'ont piétiné.
Rien n'a mûri, ni fruits, ni fleurs. O fleurs mourantes,
O trésors annoncés, récoltes odorantes!
N'eussé-je que des fleurs, je serais consolé ;
Mais au soleil trop prompt mon printemps a brûlé.
L'avortement, tel fut l'ouvrage de mes rentes.

Et telle est des Pourcin l'histoire en raccourci :
Le premier, enterré ; le second, mort aussi.

## III

C'est bien vrai cependant qu'au profond de mon âme,
Lorsqu'à descendre là je me vois condamné,
Je n'y sens que regret et chagrin d'être né.

C'est bien vrai qu'après tout je me siffle et me blâme
Et que, triste railleur en secret éperdu,
Je voudrais retrouver quelque chemin perdu.

C'est bien vrai qu'un tourment mystérieux m'accable,
Que tout noble désir est en moi maîtrisé,
Que je me reconnais stupidement brisé.

C'est bien vrai que toujours une force implacable,
En dépit de mes vœux ou de paix ou de mort,
Me soutient dans les flots ou m'écarte du port.

Maudit soit le goujat, l'imbécile ou le drôle,
Ou le gredin qui fut à la fois tout cela,
Qui le premier vint rire et nous ensorcela.

Maudit soit le démon qui lui souffla ce rôle,
Et dans un vil cerveau par l'envie infecté,
Sut créer l'art abject d'outrager la beauté!

Par lui devint bourbeux le flot pur de la joie.
A toutes les clartés, à toutes les blancheurs,
Partout, toujours, il faut que ce chien maigre aboie!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Mais quel affreux mystère, et qui dira comment
Chacun se fait l'écho du stupide aboîment?
Hélas! tu m'as mordu, bête ignoble et hideuse!

Et fait pour admirer, je m'en vais ricanant;
Fait pour chanter, je veux être un airain sonnant
Et tout couvrir du bruit de la cymbale creuse.

# LIVRE II

# ANTONIA

## *Antonia*

I

O tourment, ô fardeau croissant de jour en jour !
O source de regrets profonde et toujours pleine !
O honte de mon âme à la fois dure et vaine !
J'ai broyé la faiblesse et méconnu l'amour.

Ceux que j'ai fait pleurer à présent ont leur tour.
Je tiens mon cœur plus haut que la dent de la haine ;
Mais ce souvenir-là que chaque instant ramène,
Cet âcre souvenir, c'est l'ongle du vautour.

Les sourds gémissements des faiblesses craintives,
Les reproches muets et les larmes furtives,
Les prières qu'effraie un sifflement moqueur,

Tout renaît, tout se venge... Et pourtant, ô Justice,
Parce qu'enfin l'amour éclôt de ce supplice,
Crie et ne cesse pas de me tordre le cœur !

—o—

Elle faisait penser à quelque fleur agreste,
Frêle, loin du chemin, bien dans l'ombre et la paix,
Elle eût voulu cacher sous ses cheveux épais,
Comme au fond des épis, son visage modeste.

On ne lui voyait pas de contraires aspects ;
Elle n'eut qu'un accent, qu'un sourire, qu'un geste.
Son clair regard d'amour éveillait des respects,
C'était le mouvement calme d'un cœur céleste.

Semblable à son regard et semblable à son cœur,
Sa démarche chantait le doux rythme vainqueur :
Ainsi courbe les blés une brise amollie.

Tout en elle était grâce, ordre et sérénité ;
Et l'humble et fière enfant, ignorant sa beauté,
Ne daignait point souffrir de n'être pas jolie.

—o—

La première qui fit ce geste triomphant
D'appliquer une fleur à sa lèvre riante
Et qui jeta le feu dans le cœur d'un amant,
Etait-ce une ingénue ou bien une savante ?

Un jour Antonia, dans sa joie innocente,
Me fit ce doux salut. Hélas ! la pauvre enfant,
Cela lui vint au cœur sans pourquoi ni comment,
Elle resta soudain plus morte que vivante.

Le lendemain encor son regard étonné
Parfois était tranquille et parfois consterné.
Elle semblait se dire : « Ai-je rien à reprendre ?

« N'est-il pas mon ami ? N'est-il pas celui-là
Que mon âme entendit, que mon âme appela ?
Mon âme a-t-elle un son qu'il ne puisse comprendre ? »

## II

*« Quel jour serein le ciel présage !* (1)
*« Célébrons-le dans nos concerts.*
*« Que nos accents rendent hommage*
*« Au créateur de l'univers. »*

Bis et Jouy firent ces vers,
Dignes fruits d'un tel accouplage.
Et la musique, — ô dur servage !
Porte ce poids vil dans les airs.

Mais si vigoureuse est son aile,
Si douce est sa note immortelle,
Si triomphants sont ses accords,

(1) Ce quatrain est tiré de *Guillaume Tell*, opéra en 4 actes, paroles de Victor de Jouy et de Hippolyte Bis, musique de Rossini, représenté à l'Opéra le 3 août 1829.

Que le Jouy passe. On l'endure.
Parfois l'âme ainsi transfigure
Le laid et lourd fardeau du corps.

—o—

Antonia, de sa voix frêle,
La première — je m'en souviens ! —
Me chanta ces vers parisiens,
Sur une épinette au son grêle.

Le temps affreux — vent, pluie et grêle —
Blasphémait au dehors. Trois chiens
Se piquaient de propos payens,
Comme des journaux en querelle.

A travers ce discort hideux,
En dépit des vers hasardeux,
J'entendis le chant, rien du reste.

Je l'entendis et je ne sçai
Si le Pésarote engraissé (1)
Le reçut d'en haut plus céleste.

(1) Rossini, né à Pesare.

—o—

« *Quel jour serein le ciel présage !* »
« — Mozart, dit-elle doucement,
A Pésare étant de passage,
Y laissa choir ce diamant.

« Rossini l'eut en héritage
Et le travailla finement.
Il l'a laissé simple et charmant.
Que ne fut-il toujours si sage ! »

...J'eus la *ci darem la mano*
Il me semblait qu'au piano,
Je voyais la Sainte Cécile.

Raphaël qui chantait Mozart... !
La beauté, la tendresse et l'art,
J'ai fui ce bonheur trop facile !

## III

*« Quel jour serein le ciel présage ! »*
Je me souviens d'un soir de mai :
Le piano resta fermé
Tout ce soir-là contre l'usage.

Elle suivait d'un œil charmé
Les contours du frais paysage ;
L'air qui passait sur son visage
Venait à moi plus embaumé.

Quel fut l'entretien ? Je l'ignore.
Un mot me reste ; il sonne encore
Comme un glas dans mon souvenir.

« Il m'est doux de savoir, dit-elle,
Que Dieu fit mon âme immortelle,
Quand je vois les lilas finir. »

« — Quand je vois les lilas finir... »
D'où lui venait cette pensée ?
Elle voyait, d'espoir bercée,
L'amour et les lilas fleurir.

Qui lui dit le triste avenir,
Et que sa tendresse offensée
Verrait l'amour soudain lassée
Presque avant les lilas mourir ?

O pauvre enfant ! O double leurre !
Ils finirent à la même heure,
Frêle amour et frêles lilas !

Fidèle et grand comme son âme,
Son cœur n'eut jamais d'autre flamme ;
D'autres fleurs, son œil n'en vit pas.

—o—

« — Quand je vois les lilas finir... »

Eusses-tu prévu l'avenir
Et connu mon âme inconstante,
Je le sais bien, âme clémente,
Tu ne m'as pas voulu punir.

Dans ta douleur muette et lente,
Tu n'as su qu'aimer et bénir ;
Mais le printemps a beau fleurir,
Ta larme tombe, elle est brûlante,

Quand je vois les lilas finir...

Elle brûle, elle est immortelle,
Elle est ta vengeance éternelle
Et l'éternel poids de mon cœur.

O ! vengeance de la colombe !
L'amour dans le sein de la tombe,
L'amour sans espoir est vainqueur.

—o—

L'heure suprême des lilas
Est triste autant que chose au monde.
Le ciel sourit, la vie abonde,
La mort sonne ce premier glas.

Le flot de la sève féconde,
Dès l'aurore s'épuise, hélas !
Ils ne sont plus, ces doux lilas,
Ce sourire du ciel au monde.

Et maintenant, herbes et fleurs,
Revêtez vos belles couleurs,
Etalez vos splendeurs charmantes.

Vaine est la vie et tout est vain.
Voici la mort, la faux en main,
Sous les fleurs du lilas mourantes.

—o—

*Quel jour serein le ciel présage !...*

Quel doux soleil dans l'éther pur,
Quel frais repos sous le feuillage ;
La paix remplit le paysage,
La paix, faite d'ombre et d'azur.

Les oiseaux chantent. Cet herbage
Semble un abri de bonheur sûr,
Mais là-bas une blanche image
Se forme dans le clair obscur :

*Quel jour serein le ciel présage !...*

A mon front monte une rougeur,
J'entends passer ton chant vainqueur,
Je te vois, chère âme outragée.

Brisant ton amour et ma foi,
J'eus peur d'être pauvre avec toi :
Me voilà riche et toi vengée.

—o—

*Quel jour serein le ciel présage !...*

Las ! c'était fini dès longtemps.
Soudain, des cuivres éclatants
Et des fifres faisant tapage
Ont réveillé ces chers instants.

A travers les drapeaux flottants
Et le meurtrier équipage,
Dans l'azur vif de nos vingt ans,
M'est apparu tout ce printemps :

*Quel jour serein le ciel présage !*

Oh oui ! notre ciel était clair
Et pareil à ton clair visage ;
La fleur d'amour embaumait l'air.
Mais dans mon cœur le doute amer

Fit avorter l'heureux présage.

Ainsi les vapeurs de la mer
Montent, montent en noir nuage,
Et rouillent l'azur et le fer.
O mensonges du ciel désert !

*Quel jour serein le ciel présage...*

—o—

*Quel jour serein le ciel présage...*
Ame chère, tu l'as trouvé,
Dieu te l'a donné sans nuage
Et tel que tu l'avais rêvé.

Contre ta foi, douce et sereine,
Que pouvait le rire moqueur ?
Notre raison se sentait vaine,
Devant la raison de ton cœur.

Tu possédais cette science
Par qui tout mystère est clarté,
Et rien, à ta sainte innocence,
Ne voilait l'immortalité.

Tu voyais plus loin que la tombe ;
Tu pressentais l'éternel jour,
Le lieu divin où la colombe
Demeure à l'abri du vautour.

## IV

Lorsque le bonheur m'apparaît,
Ce n'est pas dans l'inaccessible.
Je l'ai touché, charmant, possible ;
Il m'attendait, il était prêt.

Antonia !... Je ne vaux guère,
Mais que j'en sois indigne ou non,
J'ai cela pour moi que ton nom
M'est resté comme une prière.

En ton simple grand cœur, un jour,
J'ai lu ; j'ai connu ton amour.
D'abord j'en eus l'âme ravie,

Puis mon lâche esprit s'en alla,
Et je sais bien que ce jour-là,
Ce jour-là j'ai manqué ma vie.

—o—

Une maisonnette tranquille,
Ni richesse, ni pauvreté ;
Mais le bon travail abrité
Contre la fortune mobile.

Trois grands trésors dans l'humble asile :
La foi, la grâce, la bonté ;
Trois amis, trois en vérité ;
Raphaël, Mozart et Virgile.

Là, triomphant ou combattu,
On respirait cette vertu
Qui ne fléchit ni ne dévie.

Et moi j'ai rejeté cela,
Et je sais bien que ce jour-là,
Ce jour-là j'ai perdu ma vie.

# LIVRE III

# ENNUI ET DOUTE

I

## *Ennui*

A bien considérer la chose
Qui me sert pour tuer le temps,
Et la gloire que j'en attends,
Et le but que je me propose,

A bien compter les arcs-boutants
Qu'aux maisons croulantes j'appose,
A bien considérer la cause
Dont j'assiste les combattants :

C'est moins que rien. Si j'étudie
Par quel art ou quelle industrie
Je vivrais, mes fonds supprimés :

Je pourrais, je crois, — en province,
Etre improvisateur, — mais mince,
De madrigaux et bouts-rimés.

S'il faut dire pourquoi je décroche ma lyre
Ma foi ! je n'en sais rien. Je ne suis pas souffrant
De l'estomac ni de la tirelire ;

J'échappe même à l'amoureux martyre
Et je n'ai rien de bien neuf à te dire :
Je voudrais faire un volume d'un franc !

Au genre humain qu'il veuille ou non me lire
Je ne prends pas un intérêt fort grand ;
En fait de culte, un rien me peut suffire,

Je suis railleur et bel indifférent.
Je vais, je viens, je fais des vers pour rire.
Suis-je ennuyeux ? C'est un prêt que je rend.

—o—

Je m'ennuie... O fléau d'où naquit le fumeur !
Tu détournes de l'homme et les pleurs et le rire :
Il préfère, soumis à ton stupide empire,
Au soleil les brouillards, aux accords la rumeur.

Pour fuir ton spectre affreux, démon muet de l'âtre,
Il va battre la rue et dormir au théâtre.
Tout vice est engendré de ton lourd bâillement.

Tu tiens dans tes cachots, vivante et dévorée,
Mon âme, entre la haine et l'amour désœuvrée,
Et qui n'a plus d'enfer et plus de firmament.

—o—

Mon pauvre diable, que veux-tu?
Talent et savoir et vertu,
Tout don te manque à faire un livre,
Mais de ce pain si tu veux vivre,
Fais choix d'un titre court-vêtu,
Grave un déshabillé sur cuivre,
Sois sale, sois bête, sois ivre,
Et tâche de plaire à Dentu.

—o—

Avec grand soin à ma fenêtre,
Longtemps j'ai drapé mes ennuis.
J'y passais les jours et les nuits :
J'en ai fait beaucoup trop paraître.

La chose a bien changé depuis.
L'ennui du fonds, je le sens naître !
J'aurais douté de pouvoir être
Malheureux comme je le suis.

Plus je me cherche et me déroule,
Plus devant moi-même je croule.
J'ai dormi d'un sommeil mauvais.

Mon âme a vieilli puérile.
Je m'éveille vide et stérile,
Ayant rêvé que je vivais.

—o—

Je me crois au niveau le plus fier des esprits;
Toute hauteur me plaît, je l'admire et j'y monte;
Et sans qu'à trop d'étude, ignorant, je me dompte,
Ce que je ne sais pas, je l'ai déjà compris.

Tout langage du Beau parle à mon cœur épris ;
Tout langage du vrai trouve ma raison prompte :
Je me rends et n'ai point, lorsqu'il le faut, de honte
A planter mon amour où dormait mon mépris.

C'est le Beau que je cherche, et c'est le Vrai que j'aime,
Et plus encor j'aspire à la chose suprême,
A la chose de Dieu qu'on appelle le Bien.

S'agit-il d'opérer ? Tout se brouille et se noue :
Mon faible esprit s'éteint, ma faible main échoue,
Mon faible cœur se lasse, et mon œuvre est le rien.

II

## *Doute*

C'est vraiment une chose atroce et désolante
Qu'on ne puisse un instant rester seul avec soi,
Sans qu'aussitôt s'éveille insoluble, insolente,
L'horrible question du doute et de la foi.

Pourquoi m'en occuper ? — Ah ! sans doute ! Mais quoi ?
Si le problème est là, si ma raison dolente
Dans son aile a reçu cette flèche brûlante
Et ne peut l'arracher, en suis-je maître, moi ?

Je subis le tourment, ou plutôt j'ai la honte
De redouter le faîte où malgré moi je monte
Et de vouloir descendre et ne le pouvoir pas.

Toujours je me dis : Marche ! et je me crie : Arrête.
Si je regarde en haut, je sens tourner ma tête ;
Je me sens étouffer à regarder en bas,

—o—

*Mon* pré, *mes* bœufs, *mon* bois, *ma* ferme !
Lorsqu'en tel sens nous les prenons,
Aisément vibrent ces pronoms.
Dis-je : *mon* esprit, c'est moins ferme.

Je sens là comme l'épiderme
D'un mystère où nous ânonnons :
La matière, nous la tenons ;
L'esprit, nous ne l'avons qu'à terme.

Quelqu'un nous fait un bail, c'est clair.
Et nous payons de notre chair
Le loyer que l'esprit réclame.

L'esprit vient, il brille, il s'éteint.
Qui l'acheta, qui le retint ?
Qui donne et qui reprend la flamme ?

—o—

## *(Après une lecture)*

Que je raisonne ou déraisonne,
Je ne tourne pas au chrétien.
Rassure-toi, Docteur, personne
En ce sens n'est plus près de rien.

Musulman ou guèbre, ou brahmine,
Ou juif? En vain je m'examine :
Rien jamais ne me révéla
Que j'eusse une pente par là.

Le dieu que l'Allemand fabrique,
Le grand Panthée, est-il mon fait ?
Je trouverais plutôt mieux fait
Celui, dis-tu, que Rome étrique.

Donc, je dois jusqu'au bout, Docteur,
Te suivre, et m'avouer athée?..
Mais ma logique est déroutée
Au choc d'un fait perturbateur :

Ce Dieu qui ne veut point t'attendre,
Il m'oppose un autre embarras :
Lorsque tu ne sais où le prendre,
Je cherche où ne le trouver pas.

Il n'est point ici, point là : tope !
Et point ailleurs, je le veux. Mais
N'importe où pour le fuir je vais,
Je le rencontre. Il m'enveloppe !

Toujours son bras dur et puissant
Me ressaisit et me ramène ;
Je le sens battre dans ma veine,
Il est ma pensée et mon sang.

Quand j'écoutais ta voix de cuivre,
Il était là ; j'en suis certain,
Comme si j'avais vu sa main
Phrase à phrase biffer ton livre.

Tu prétends, toi, ne pas faiblir
Sous ses étreintes vigoureuses ;
Mais dans ce néant que tu creuses,
Pourquoi veux-tu l'ensevelir ?

Va, le spectre est vivant ! Nos âmes,
Nos yeux même l'ont aperçu ;
A nos dépens nous avons su
Qu'il a des fouets et des flammes.

Laissons les bons chrétiens jurer
Qu'il va demain nous mettre en poudre ;

Mais renonçons à le dissoudre,
Renonçons même à l'enterrer.

Il existe, la chose est sûre ;
Que ce fût un rêve hébétant,
Nous sentirions moins sa morsure
Et nous n'y penserions pas tant.

—o—

Je lis, je songe, et même j'étudie.
Pourquoi ? Pour rien, pour tenir le courant.
A contempler la vieille comédie,
Je crois finir par prendre un plaisir grand.

J'ai vu le monde ; il m'est indifférent :
Au fond, ce n'est que leurre et rapsodie.
Dans l'avenir, je perds ma vue hardie,
J'ignore et veux demeurer ignorant.

C'est mon plaisir : il est très sot peut-être.
Mais pourquoi sot ? Quand je vis apparaître
Un peu de vrai, ce ne fut qu'à mon dam.

Ne rien savoir est le profit de l'homme.
Tout vient trop vite : en un instant la pomme
Fit Eve aussi perspicace qu'Adam.

Qui m'a brisé ? Pourquoi mon âme
Et mon esprit n'ont-ils jamais
Ni la concorde ni la paix,
Mais autre but, contraire flamme ?

Toujours je sens des heurts secrets.
Contre moi toujours je réclame.
Ai-je des rires, je les blâme,
Ai-je des larmes, je les hais !

O fortune ! l'esprit l'emporte,
Mais pourtant l'âme est la plus forte !
Qui saura peindre ce tourment ?

L'esprit raille ; l'âme martyre
En elle-même se retire,
Et pleure inconsolablement.

— o —

Mon âme a des secrets que je ne connais pas.
Elle aspire à des biens que je ne peux comprendre.
Qui m'a parlé du feu caché dans cette cendre ?
Qui me dira le but que poursuivent mes pas ?

Le vent me pousse en mer sans fanal ni compas.
Je ne vois pas de port où je veuille me rendre.

J'ai des cris à jeter, j'ai des pleurs à répandre...
O fausse paix du rien, comme tu me trompas !

Non, je ne suis pas rien ; non, je ne suis pas maître.
Mon cœur et mon esprit l'emportent : l'un veut naître,
Il veut aimer et croire, et l'autre veut fleurir.

Et c'est un vain effort que je fais quand je raille :
J'ai pu creuser la tombe et bâtir la muraille,
J'ai pu sceller la pierre, — et je ne peux mourir.

III

## *La Mort*

Eh bien, cela finit de bonne heure. La farce
N'était pas gaie ; elle est lugubre au dénoûment.
J'y fus tout, spectateur, premier rôle et comparse,
Sans m'être diverti jamais énormément.

Et cette lente vie en si longs jours éparse,
Voilà qu'elle est passée on ne sait trop comment.
*Momentaneum*, rien, nous dit l'homme de Tarse.
Ma foi, Monsieur Saint Paul, c'est parler congrûment.

" *Au banquet de la vie infortuné convive...* "
Chanté-je de la sorte ? Au fond de mon esprit,
Fais-je le vœu qu'au moins jusqu'au dessert je vive ?

Non, vraiment, je n'ai pas cette faim de conscrit.
Je suis saoûl, et ma soif boude à la liqueur vive...
Et même je veux bien m'éteindre manuscrit.

Se faire sauter la cervelle
Ou s'accrocher à quelque clou,
Que la cause en soit laide ou belle,
Le fait est d'un lâche ou d'un fou.

Je le veux, la vie est cruelle ;
Elle s'enfourne on ne sait où :
Pourtant qui la croit éternelle ?
Qui tremble de manquer le trou ?

A supposer le moindre doute,
J'accorderais que sur la route
On peut se coucher, accablé.

Mais quand tu dois finir la fête,
O Mort, te devancer est bête.
C'est en herbe manger son blé.

—o—

Je fais face et tiendrai jusqu'au bout la gageure.
Saisi par l'ennemi que de loin je bravais,
Dans sa main je me sens tel que je me rêvais.
En vain, il est déjà maître de la demeure.

Tu ne m'auras que mort, vainqueur sombre et mauvais !
N'attends pas que je plie et qu'à tes pieds je pleure.

Puisqu'ainsi j'ai voulu vivre, qu'ainsi je meure !
Mais, en somme, je pars... et j'ignore où je vais.

Or, par la vertudieu ! ce pas est difficile !
Ne vous y fiez point, populace imbécile,
Qui croiriez avoir trop d'un bon bras de curé :

Quoique je ne m'appuie à rien en ce rencontre,
Quoique plus fort que vous et tel que je me montre,
Pour parler franc, j'ai peur et suis désespéré.

DEUXIÈME PARTIE

# LA RECHERCHE DE L'AMOUR

# LIVRE PREMIER

# RÉCITATIFS

# *Préface*

*Pétrarque me paraissait fade ;*
*J'ai douté de son sentiment*
*Et moqué Madame de Sade,*
*Tant comparée au firmament.*

*« — Quelle éternelle sérénade,*
*(Pensais-je) ! Il jura, cet amant,*
*D'endormir simultanément*
*Lui-même, et sa dame et l'alcade ! »*

*J'en ai, ma foi, bien appelé !*
*Je comprends qu'un ciel étoilé,*
*Un beau jour, une belle aurore,*

*Je comprends que l'éclat des cieux*
*Puisse sembler moins radieux*
*Que le seul visage de Laure.*

## I

Pour ne rien déguiser, j'eus vingt ans, — une fois.
Bien plus, je crus avoir un cœur, et cette chose
Tenait à certain don de larmoyer. Ma voix
Avec frémissement chantait même la prose.
Je peignais tout d'un noir très doux à reflet rose...
Bref, je fis deux milliers de vers, peut-être trois.
Quelques-uns étaient bons, — j'entends d'une bonne âme.
Mon héros, vertueux, aimait fort une dame
Qui le faisait mourir, suivant moi bien à tort.

Lui-même racontait sa pénible aventure.
Il n'eut aucun succès. La femme lui fut dure...
J'eus froid, je voulus rire, et je me sentis mort.

J'étais trop irrité. Depuis, j'ai su me dire,
Qu'avant d'avoir pleuré, j'étais un sot d'écrire.

## II

Ainsi, je serais mort d'un sifflet ? — Hélas ! non.
Ce bruit consolateur n'entoura pas mon nom.
Seul, dans le genre humain, lecteur de mon poème,
Je ne pus rencontrer pour siffler que moi-même ;
Mais j'allai de bon cœur et m'exécutai bien.
Trouvant que cet enfant pleurard ne valait rien,
Qu'il était long, fluet, mal venu, trop sensible,
Je jugeai, je frappai. Juge et bourreau terrible !
L'édition restait, je la mis toute au feu.
Ciel, ciel, tu m'es témoin, ce ne fut pas un jeu !
Toute ! Et quand s'éteignit la dernière étincelle,
Je vis mon âme entrer dans la nuit éternelle.

Il est vrai que le trait paraît dur. Le Romain
Après son coup mal fait n'a brûlé que sa main.

## III

De tout livre qu'on brûle il reste un exemplaire...

Une femme, un matin, entra chez le libraire,
Vit mon livre en son coin, l'ouvrit, le feuilleta,
Et puis, sans marchander, bellement l'acheta.
Quatre francs, *au prix fort*. Le croiras-tu, Coppée (1) ?
Je résolus pourtant d'occire l'épopée.
Je me dis : « Cette femme, à part dans l'univers,
Est un monstre d'avoir tant de goût pour les vers.
C'est quelque vieille fille adonnée à la rime.
Acheter quatre francs un poème anonyme,
Sur ce trait de folie on ne peut fonder rien.
Telle sauve un poème, et telle sauve un chien.
Brûlons donc !... »
Je brûlai. Mais pourtant cette femme
Devint l'espoir du jour dans la nuit de mon âme.

(1) François Coppée venait d'être proclamé lauréat de l'Académie française.

## IV

Elle était, me dit-on, distinguée et bien mise ;
Douce et fière ; en coupé... peut-être de remise.
Quant à l'âge, on donnait pour tous renseignements :
« Entre trente et quarante ».
Or, je fis trois romans :
Vingt ans, à marier ; trente ans, veuve ; quarante,
Ou princesse ou bas-bleu... peut-être gouvernante !

Ce point de quarante ans me tenait en souci.
A force d'y rêver, je convins de ceci :
« Qu'eût-elle quarante ans et sept mois, ma lectrice
Venait des cieux où Dante a trouvé Béatrice ;
Mais qu'elle n'avait pas quarante ans, et qu'un jour...
Rêve absurde ! O mes vers, je vous aimais d'amour !
Je vous voyais renaître à son divin sourire
Et par elle avertis tous les peuples vous lire.
J'attendis. Béatrice, hélas ! ne revint pas,

*Et le pâtre de la vallée*
*Trouble seul du bruit de ses pas*
*Le silence du mausolée.*

## V

Tout un an s'écoula. L'espérance perdue
Ne tenait plus en haut mon âme suspendue.
Je glissai dans l'abîme et fus en vérité
Sur le sol des vivants un fantôme irrité,
L'âme d'un pauvre mort privé de sépulture.
Parmi les froids humains promenant ma torture,
Ame en peine, j'errais me cherchant un tombeau.

Eh bien ! je le trouvai, mais si pur, mais si beau,
Qu'alors je m'étonnai de n'avoir plus la vie.

Conterai-je cela ? Je n'en ai guère envie.
L'aventure est bizarre, et comment la narrer ?
Je ne voudrais point rire et moins encor pleurer...
Non ! meurs avec mon cœur, cher secret, dernier baume !
Seule fleur du désert, garde-lui ton arome !

## VI

C'était dans un wagon, sur le chemin de Flandre.
Que faisais-je par là, jamais je n'en sus rien.
Deux femmes s'y trouvaient, l'une au grave maintien,
A l'âge grave aussi ; l'autre d'âge plus tendre
Et plus digne d'étude à la regarder bien.
Dix-huit ans, très candide et la mine éveillée,
Le front épanoui, de soudains mouvements,
Un œil italien, d'épais cheveux flamands,
Une vie abondante encore inessayée.
Ma foi ! c'était joli. Quelque ombre par moments
Couvrait d'un voile doux sa tête ensoleillée ;
On sentait le fruit vert qui bientôt sera mûr :
Il naissait du nouveau dans la paix de cette âme,
Le regard s'en allait loin par delà le mur.
Rien qui ne fût tout blanc, tout ingénu, tout pur ;
Mais l'enfant s'étonnait des songes de la femme.

Du reste, un « comme il faut » permanent et parfait ;
Aucune simagrée en rien, aucune pause ;
Point d'abandon non plus ; nul objet, nulle chose,
Soit d'accent, soit d'atour, qui visât à l'effet.
Elle ne défit point son petit chapeau rose,
Ne tira point ses gants, n'allongea point son pié
Et n'ouvrit point son sac de mes yeux épié.
Avec sa mise simple et son air camarade,
(Quand ce voile discret ne l'assombrissait pas),
On ne pouvait douter qu'elle eût un certain grade,
Un bon logis, des gens pour entourer ses pas,
Veiller sur son chemin, en écarter la pierre
Et la débarrasser de maints petits tracas.
Sans que rien dénonçât un grain d'humeur altière
Ou la fit soupçonner de fierté, cependant,
Au bout d'une minute, il me fut évident
Qu'elle était demoiselle et, de plus, héritière.
Car un air d'insolence aux filles, Dieu merci,
Pas plus que le chignon ne manque en ce temps-ci ;
Mais il n'est rien, — chignon, ni pince-nez, ni franges,
Ni père sénateur, ni père maltôtier,
Ni voix de Térésa, ni rien des autres anges, —
Qui donne cet aplomb tranquille, net, entier,
Dont la fille de race, alors qu'elle est pourvue,
Ecrase doucement la fille parvenue.

J'aurais juré qu'ici la terre et le blason,
Les papiers de famille et les papiers d'affaire,
Tout était en bon ordre, et qu'ainsi la maison
D'où sortait cette fleur était haute et prospère.
J'évaluai la dot autour du million.

Cela me fit plaisir. Je me dis en pensée :
« Elle peut rester fille autant qu'elle voudra
Et choisir son mari sans être trop pressée. »

La vieille lui parla d'une lèvre pincée,
Et j'entendis son nom. On la nommait Cara.

## VII

Ceux qui disent que l'homme est une œuvre divine,
Parfois me semblent bien ne pas manquer de sens !
Bien des choses en nous dépassent la machine
Et ne paraissent plus de l'ordre épais des sens.
D'où viennent ces instincts, si subtils, si puissants,
Ces divinations qui font la sympathie ?
Par quel agent de chair l'âme est-elle avertie
Que tel être inconnu, rencontré par hasard,
Est un frère, qu'il a, dans nous-même, une part ?
On l'ignore, on le sait. La douleur amortie,
Sans demander pourquoi, s'endort sous son regard...

Certes, c'est un mystère à tomber en extase,
Tout ce qui, dans mon cœur, s'accomplit ce jour-là !
L'œil simple de l'enfant un moment me frôla,
Ce fut tout ; l'amertume emplissait tout le vase,
Une goutte de baume aussitôt y coula.

Non, ce n'est point l'amour qui naquit à cette heure ;
C'était moins, c'était mieux, c'était un feu plus beau ;
Mon cœur ne brûla point de ce désir qui pleure :
Le doux regard jeta dans la froide demeure
La clarté du soleil, non celle d'un flambeau.
Je me sentais ami, j'éprouvais une joie
Toute étrange et nouvelle et dont je m'étonnais.
Je voulais, m'oubliant, la suivre dans sa voie,
Me dévouer, servir, aimer ; je me donnais.
Quelle ivresse quand l'âme à ce feu se déploie !
On se trouve meilleur et plus homme. Il vous vient
Des inspirations d'une grandeur suprême.
Ah ! si l'homme est un Dieu, c'est là qu'il s'en souvient,
Quand il fait ce présent de son cœur, quand il aime
Pour aimer, parce que l'amour est en lui-même !

J'aimais de cet amour et n'étais point jaloux.
En regardant Cara, j'avais cette pensée :
« Eût-elle fait un choix, fût-elle fiancée,
Allât-elle à présent au devant d'un époux,
Mon âme n'en serait ni triste ni blessée,
Je n'aurais pas au cœur un sentiment moins doux.
Et que m'importe à qui son amour appartienne !
C'est sa félicité que je veux, non la mienne. »

## VIII

Non, mon âme n'a point de souvenir si cher !
Ce regard d'un instant, ce vague et doux éclair,
Je ne l'ai point revu. Se sentant regardée,
L'enfant baissa les yeux. Sur son visage clair,
La charmante pudeur jeta comme une ondée.
Qu'avait-elle à rougir sinon qu'elle avait lu
Dans le fond de mon cœur l'engagement rapide
Qui sur moi lui donnait un pouvoir absolu ?
Et moi, je voyais naître une aurore splendide,
Assuré que son cœur aussi m'avait élu.
Pourquoi ? Mais nul *pourquoi* ne troublait mon ivresse.
J'en étais assuré sans demander pourquoi,
J'en croyais ce regard qui charmait ma détresse,
O flamme de l'amour, flamme devineresse,
Tu ne me trompais pas, son cœur était à moi !

## IX

L'enfant baissait les yeux, sentant mes yeux sur elle.
Je la regardai bien, je gravai dans mon cœur,
En ce rapide instant, son image immortelle,
Tout son rayonnement et toute sa splendeur ;
Je la fis pour jamais jeune, ingénue et belle,
Et puis je me tournai vers la campagne en fleur.

O beauté du ciel bleu, des herbes, des ravines,
O beauté du silence endormi sous les bois,
Jusqu'alors, j'avais cru vous voir, beautés divines,
Et je vous entrevis pour la première fois !
Quand j'y pense, à présent, à peine je le crois,
Que ce soit en wagon, au bruit lourd des machines,
Et parmi ces pâleurs du plat pays flamand,
Que j'eus ce grand spectacle et cet enchantement.
Ce fut comme un éclair ; ma vue était ravie ;

Je m'étonnais du ciel qui versait tant de feux,
Du parfum qui montait de la terre embellie,
Des pleurs qui se formaient dans mon cœur si joyeux,
Mon cœur tout palpitant du baiser de la vie.
Je vivais, je vivais, j'avais ouvert les cieux !
Et l'amour m'apparut, j'en connus le mystère :
Ce grand nom profané, soudain se délivrant,
Rompit le masque bas que lui met le vulgaire ;
Je compris que l'amour est l'âme de la terre
Et le voile sacré d'un mystère plus grand...

Ils aiment, ces heureux qui, d'un élan sublime,
Dédaignant ici-bas toute autre volupté,
Se jettent dans l'amour comme dans un abîme,
Et de leur idéal contemplant la beauté,
Ne craignent pas d'avoir trop de l'éternité.

## IX

Elle avait pris un livre agréable de mine,
Ni mince, ni trop gros, simple et pourtant coquet,
Comme un seigneur romain couvert de pergamine.
Oh ! que j'aurais voulu savoir ce que c'était,
Ce livre à l'air pimpant, rustique et pourtant grave !
Nul blason sur le dos, sur la tranche point d'or ;
Mais sur les plats, en noir, un C tout à fait brave :
« *J'appartiens à Cara* ! » C'était sincère et fort.
Une femme de bien veut toujours que l'on sache
Où se complaît son goût, où son regard s'attache,
Et n'imagine pas qu'on lui compte à délit
Le musicien qu'elle aime ou l'auteur qu'elle lit.
Mais cependant, le livre ? Un poète, je pense.
Or, ce point n'était pas sans me mettre en souci :
Quel poète du temps imaginer ici ?
Quel Teuton ? Quel Anglais ? Qui d'ailleurs ? Qui de
[France ?

Il me fallait d'abord quelque patricien,
Un très grand, un très pur, un très chaste, un chrétien.
Je cherchais. Je n'osai trouver qu'en Italie :
Ou le Tasse, indiqué par un peu de folie ;
Ou bien l'Alighieri, plus âpre, mais si grand !

Comme j'en étais là, je vis Cara pâlir,
Et, confuse, fermer le doux livre en pleurant ;
Et je me dis alors : « N'hésitons plus, c'est Dante,
*Quel giorno più non legemmo avante* (1). »
Je dus, quoique charmé, m'avouer en passant
Que peut-être l'endroit me paraissait glissant.
La dame avait faibli, l'aventure était rude,
Et l'émoi de Cara me semblait indiscret.
Mais je n'eus pas le temps de pousser mon étude,
Le train s'arrêta court : « *Cinq minutes d'arrêt !* »
Et je crus m'éveiller, ressaisi par la prose...

J'allais d'un autre drame être plus remué.
Ce qu'il faut ajouter, je ne sais ni je n'ose
En faire le récit, dans l'ombre encore noué.
Est-ce un rêve, et cela peut-il être avoué ?

(1) *Et ce jour-là nous ne lûmes pas plus avant*. Dante. Episode de Françoise de Rimini. Enfer, livre V.

## X

Cette heure, en vérité, fut une heure suprême :
Elle est, en vérité, l'heure de mon destin.
J'allais sentir, soudain en moi, naître moi-même.
Ce jour mystérieux qu'attendait mon instinct,
Je le cherchais encore... et je l'avais atteint !

Or donc, de sa maîtresse indolemment suivie,
La duègne descendit ; chacun se retira ;
Et, sans l'avoir prévu, (fortune de ma vie !)
Je me vis seul auprès du livre de Cara.
Certes, les sentiments d'une âme timorée
Me défendaient d'ouvrir ce livre, j'en convien ;
Je me blâme, Dieu sait ! Mais je n'écoutai rien.
Quitte à rougir plus tard, d'une main assurée,
J'ouvris très vaillamment.

Ce livre était le mien !

Eh oui ! mon livre à moi, celui-là qu'à la flamme
J'avais un jour livré dans un transport d'horreur,
Et que je n'avais pas voulu revoir, de peur
De le trouver trop laid, ou bien, comme une femme,
De me prendre d'amour pour ce fils du malheur.
Je le voyais vêtu de satin et de moire,
En homme du Bon Dieu qui garde un cher secret,
Et déjà décoré d'une larme de gloire
Que la main de Cara jamais n'effacerait !
Ma pensée était donc de son âme entendue !
Quel trésor infini ! Quel souvenir flatteur !
Elle lisait mes vers ! Parfois, ma voix perdue,
Lorsqu'elle rêvait seule, arrivait à son cœur !
J'étais comme inondé de joie. Une fontaine
Sourdait de ma poitrine et chantait doucement.
Je me sentais à l'ombre, heureux divinement.
J'étais bon, j'étais pur, et l'eau toujours sereine
Baignerait plus de fleurs sous un ciel plus clément.
Je me disais : « La vie est une ivresse immense,
Un printemps éternel, un éternel beau jour.
Il est beau jusqu'au soir. S'il tombe, il recommence.
Je ne saurais pleurer, puisque j'ai l'espérance ! »...
Et je n'ai pas pleuré, puisque j'avais l'amour.

Sous un nouvel aspect m'apparaissait la terre.
Dans un voile d'erreur trop longtemps enlacé,

Un mot que j'avais lu dissipait le mystère :
D'un seul rayon d'amour tout l'avenir s'éclaire,
Un seul rayon d'amour redore le passé.

Comment l'avais-je dit, et pourquoi, je l'ignore.
Dans ce temps-là, pourtant, je l'avais entrevu,
Ce secret de la vie aussitôt méconnu.

## XI

*« Tu n'aimes pas : l'ennui te tue et te dévore. »*
Mais j'avais dit ce mot, et Cara l'avait lu.

## XII

Hélas ! c'était fini. La foule reparue
Remplissait le wagon et roulait Dieu sait où !
Cara n'y semblait plus qu'un ange dans la rue,
Et moi, comme une eau vile un jour de forte crue,
Je me voyais courir à gros bouillons au trou.
Tout s'était dissipé. J'avais perdu mon rêve,
Et plus rien ne riait dans le ciel assombri.
L'enfer reparaissait, j'y descendais sans trêve ;
Plus d'espoir, plus d'amour. Que mon destin s'achève !
Je ne reverrai plus l'astre qui m'a souri.

Dans le lointain fuyaient des châteaux, des églises.
Antonia brillait au couchant enflammé ;
Cara le traversait, fuyant avec les brises.
Une voix me disait : « Doutes, contes, méprises,
C'est ta vie. Il le faut, toi qui craignis d'aimer ! »

Je me souvins alors d'un incident étrange.
Tout à l'heure en ouvrant le livre de Cara,
Sur la première page un mot se rencontra :

« Dans ce mélange
« Cherchez avec bonté, faites avec douceur
« La part de mon esprit et celle de mon cœur :
« C'est votre métier d'ange.
« Acceptez pour Mozart l'offrande de l'auteur. »

Je n'avais dédié que ce seul exemplaire :
Antonia devait l'avoir ; mais le libraire
Lui fit cet autre sort que j'apprenais plus tard.
Et, tandis qu'en tremblant j'admirais ce hasard,
La splendeur de Cara paraissait endormie.
Le remords me criait : « Elle n'est plus amie ! »

Sur son front, comme au ciel, je voyais un nuage.
Antonia venait m'accuser et mourir ;
L'autre était un vengeur, elle avait à punir.
Le vent semblait chanter : *Quel jour le ciel présage !*
O repentir, ô pleurs de mon cœur défaillant !
O lâcheté devant les douleurs entrevues !
Expiation sans but, avenir effrayant !
Fastidieux ennui des âmes dépourvues !

Stérile et vain travail des perclus et des morts !
Faut-il continuer d'imbéciles efforts ?
Et ne saurai-je enfin secouer l'anathème
Qui m'oblige à n'aimer et servir que moi-même ?

J'entrevoyais parfois luire comme une aurore.
Ce grand mot de l'amour, si souvent prononcé,
Parfois il grandissait, puis s'éteignait encore.
« Ce que c'est que l'amour ? disais-je. Je ne sçai.
« La douce Antonia fut l'amour offensé.
« Ensuite j'offensai Dieu même par le doute ;
« Puis j'ai fermé les yeux, puis j'ai perdu ma route,
« Et l'ennui me tûra, car je n'ai pas aimé. »

Ainsi se nourrissait mon chagrin enflammé.

## XIII

On arriva. Je vis dans l'ombre, à la sortie,
Un coupé leste, avec des gens très bien stylés.
J'étais là. Mais Cara sans me voir est partie.
Un éclair ! Ses chevaux me parurent ailés.
Il pleuvait. On m'apprit que j'étais à Bruxelles,
Ville où l'on sent le froid avant d'être inondé.
Dans mon gîte un feu noir brûlait sans étincelles.
*E caddi come corpo morto cadde* (1).

(1) Et je tombai comme tombe un corps mort. — Dante. L'Enfer. Dernier vers du chant V.

## XIV

A mon chevet veillait la servante un peu bête,
Qui soignait au logis la fièvre et l'escalier.
Selon elle j'avais quelque mal à la tête ;
Selon moi son français était irrégulier.
Nous nous comprenions peu : « Avertis, lui disais-je,
« Cara, que je me sens mourir dans cette neige
« Où ses yeux m'ont poussé. Dis lui qu'Antonia,
« Devant Dieu tout à l'heure, au ciel me renia.
« Amène les bientôt ; je meurs. » La Brabançonne
Me répondait : « Monsieur, tu ne mourras personne,
« Et Cara, c'est quelqu'un que je ne comprends pas. »
Mais, femme, elle ajouta dans une crise extrême :
« Sois bien sage, Monsieur. Cara vient pas à pas,
« Avec un livre blanc. L'Antonia de même. »
C'en fut assez pourtant. Cette femme au bon cœur,
Sachant ces noms, usait de leur charme vainqueur.
Avec elle parfois je faisais ma prière.
J'ai pu, triste, souvent, chercher mon cimetière.
A mourir, mais d'amour, je m'étais préparé ;
Sans cesse j'en formais le rêve exaspéré.

## XVI

Je suivais mon convoi. Sur la bière décente,
Le livre blanc était ouvert, Cara présente ;
Antonia dormait, morte, sous un lilas ;
Et je chantais : *Quel jour le ciel présage !* ..Hélas !
Je finis par guérir. Malgré moi. Nos tristesses
Ne vont pas à la mort, elles vont aux vieillesses.
Je me levai disant, plein de sourdes terreurs :
« Ta vie est sans amour, ta mort sera sans pleurs ! »

Je revins tout songeur, par cette route grise
Que sans savoir comment, au hasard, j'avais prise.
Tout était dit. C'était la fin. J'avais été.
J'étais perdu dans une immense aridité,
Mais qu'importe ? L'amour était vivant encore,
Et jusqu'à ce moment, dans mon cœur ont tinté
Antonia plus triste et Cara plus sonore.

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

# LIVRE II

# VOYAGES

I

## *Voyages*

J'ai mon compte. Pliant bagage,
Je veux finir, m'en aller loin ;
Je cherche pour mourir un coin
Au fond de quelque lieu sauvage.

Que je trouve un sable abhorré,
Un ciel qui cache ses étoiles,
Une mer dormante et sans voiles :
C'est là qu'heureux je m'enfouirai.

Avec la mort j'ai fait un pacte ;
Nous nous sommes donné la main.
Que rien ne me propose un acte
Qui me laisse espérer demain.

Et jusqu'à l'heure que j'envie,
O nuit, ô silences glacés,
Unissez-vous. Assouvissez
Ma haine immense de la vie !

Enveloppez-moi de torpeur ;
Que plus rien en moi ne bruisse,
Et si je vis, qu'au moins je puisse
Ne sentir plus battre mon cœur.

II

Trouvez-moi ma maison dans l'herbe ou dans les craies.
Je veux bien de la plaine et je veux bien des monts,
Je veux bien de la plage aux épais goémons,
Je veux bien des grands bois où gîtent les orfraies.

Que ce soit un castel hanté par les démons,
Que ce soit une hutte au fond des oseraies,
Il n'importe, pourvu qu'on soit loin de vos raies,
De vos arts, loin de l'air qu'aspirent vos poumons.

Qu'une fenêtre au moins sur l'immensité s'ouvre !
Que mon œil irrité de ce point ne découvre
Ni chaume, ni palais, ni vestiges humains.

Que tout être vivant déteste la contrée !
Et pour mieux m'assurer qu'elle en sait les chemins,
Choisissez de vieux murs où la mort soit entrée.

## III

Me donnant pour raison une ardeur de savoir,
Sur des indices vains, j'ai fait le tour du monde.
D'abord j'ai parcouru cette Belgique blonde
Où mon rêve malade avait cru l'entrevoir.

Peut-être elle est Batave ? Et je jette la sonde
De La Haye à Maestricht et dans tout le lavoir.
Toujours rien ! Ma folie en devint plus profonde !
J'allai jusqu'à Java, Néerlande à l'œil noir !

L'Espagne, le Maroc et les terres Numides
Aussi m'ont vu ; j'ai vu le fond des Pyramides.
L'impitoyable sort partout me la céla.

A Mons, j'ai rencontré pourtant la Brabançonne.
Elle m'a dit : « Où sont ces dames ? Car personne
Ne porte par ici ces drôles de noms-là. »

## IV

Les blés, les herbes, les genêts,
Des arbres libres, de l'espace ;
Le vent comme il veut tourne et passe,
Chantant des airs que je connais !

Véritablement, je renais !
Oh ! combien mon âme était lasse !
Oh ! la vie imbécile et basse,
Hier encor, que je menais !

Tout baise mon cœur et ma joue.
Il pleut, ce n'est plus de la boue,
C'est du pain, c'est du vin qu'il pleut.

Et gaie ou triste, la pensée
Tombe féconde du ciel bleu ;
Et mon âme est ensemencée !

## V

### *Le Grand Trianon*

Lorsqu'il fut évident que Madame Scarron,
Encore qu'au moins mûre et presque mal posée,
Entendait se tenir en fille de baron
Et bien décidément voulait être épousée ;

L'amour, au roi très fier donnant de l'éperon,
Demanda si Louis redoutait la risée,
Et de qui plus serait sa fuite méprisée,
Ou d'une âme de femme ou d'un cœur de larron.

Il épousa. La dame étant belle et sévère,
Au fond, ce fut le Roi qui fit la bonne affaire.
Elle eut l'habit de pourpre et le garda plié.

Trianon lui plaisait. Tout allait bien ensemble,
Fleurs, femme et marbre rose, et parc hautain, qui semble
Un sourire du maître heureux d'avoir prié.

## VI

### *Lamartine*

S'adressant à son lac, il a fort bien parlé,
Lorsqu'il a dit un jour, le grand mélancolique,
Ce mot, hardi je crois quant à la statistique :
*Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé* (1).

L'être manquant, c'est tout. Jamais nul politique
Ne me parut profond comme ce désolé.
De notre vieille Europe au bout de l'Atlantique,
Un être me manquait, et je fus accablé.

Hélas ! il fit plus tard une prose inutile,
Des discours ennuyeux, un poème futile.
Que ne put-il se taire, après ce mot bien dit !

Ses discours, son poème et sa prose savante,
Les voilà dans l'abîme aux rediseurs prédit ;
Mais il reste un beau vers et sa tombe est vivante.

(1) Lamartine. *L'isolement*. Premières méditations poétiques.

## VII

J'ai désiré la gloire et l'ai couchée en joue :
Je l'ai manquée. Adieu ! Je laisse Clopantin,
Jean Farine et Choufleur hériter ce butin.
Je trouve juste au fond que le monde les loue.

La force m'a tenté. C'est honteux, je l'avoue.
Ce fut court. J'ai passé chez Plutus un matin :
J'ai laissé le seigneur avec dame Catin,
Qui s'entremarchandaient du fard et de la boue.

Devenu curieux, j'ai couru du pays ;
J'ai vu partout l'honneur et la beauté trahis ;
C'est même macadam que Paris, Londre et Vienne.

Rome est assassinée ; il n'est plus de forêts...
En attendant la mort, à présent, j'aimerais
D'habiter un tombeau sur la Voie Appienne.

## VIII

*Allons ! — Italie ! Italie !*
Je pars. Quant à dire pourquoi,
Je n'en sais rien du tout, ma foi !
Je bâille sans mélancolie.

Prier, ce n'est pas mon emploi.
Je tolère cette folie ;
L'âme en est, dit-on, embellie ;
Mais mon bout d'âme est bon pour moi.

Et nuls chefs-d'œuvre, même étrusques,
Ne m'enflamment de ces feux brusques
Dans lesquels fondent les dollars ;

Et je pars froid, Dieu me pardonne,
Pour le soleil, pour la Madone,
Et pour l'histoire, — et pour les Arts.

## IX

Ces beaux quêteurs de hauts exploits
Si vraiment épris de leur dame,
Ces doux servants des saintes lois,
Ces grands cœurs d'or tout pleins de flamme ;

Ces belles reines des tournois,
Ces fleurs, ces hermines sans blâme,
Si sévères et toutefois
Amantes jusqu'au fond de l'âme ;

Qu'ils furent heureux ces gens-là !
Nul conseil sage ne troubla
Le fier repos de leur folie.

Fermes dans un grave bonheur,
Ils ont bien su toute leur vie
S'assouvir d'amour et d'honneur.

## X

Je sens en moi, depuis un temps, des choses,
En vérité que je n'y croyais pas.
Sont-ce des morts ou des métamorphoses ?
Je perds ici ma raison et mes pas.

Tout est changé, les espoirs, les combats.
Sous le ciel bleu semblent naître des roses ;
Puis l'avenir s'emplit de jours moroses,
Et je n'ai plus ni lampe ni compas.

Où suis-je enfin ? Voix longtemps importune,
Chère à présent, qui parle de fortune,
De long repos, de long bonheur, d'oubli,

Fais-tu la nuit ? Déchires-tu des voiles ?
Ai-je volé tantôt vers les étoiles
Ou vers l'abîme, à Villa Pamphili ?

## XI

Si j'avais su ce qu'on pense en Belgique,
Et si quelqu'un que je nomme Cara
Existe encore et porte ce nom là,
Et que ce fût un nom bien authentique ;

Si je savais qu'un jour lointain viendra
Où je verrai cet être sympathique,
Et que vivante elle conservera
Un sentiment... comment dire? mystique...

Je suis un fou. Voilà, je crois, cinq ans
Que je nourris en moi cette chimère.
Cara sans doute est mariée et mère.

Il faut mourir sitôt que c'est le temps,
Chose risible, entre toutes amères,
Et je n'ai pas pu tuer mon printemps.

## XII

*Là-bas, sous le beau ciel où des rêves chéris*
*Emportent souvent ma pensée,*
*Quand chez nous la terre est glacée,*
*Là-bas les prés sont verts et les buissons fleuris.*

*Quand nos bois dépouillés craquent aux vents aigris,*
*Là-bas, près des fruits d'or que l'hiver a mûris,*
*Des cyprès la tête élancée*
*Est du chaud zéphir caressée.*

*Oh ! qu'il fait bon là-bas ! Dans la froide saison,*
*Le soleil vient encor caresser la maison,*
*L'eau court encor par les campagnes.*

*La neige n'est ici qu'un linceul affligeant ;*
*Elle sourit là-bas comme un voile d'argent*
*Sur l'azur sombre des montagnes.*

# LIVRE III

# CARA

I

## *Cara*

Quoi ! c'est Cara la tant rêvée !..
D'abord, me sentant bienvenu,
Je pensai l'avoir retrouvée...
Elle ne m'a point reconnu !

Mainte parole inachevée
Mit cependant mon cœur à nu ;
La palissade était levée,
Et l'entretien fut ingénu.

Nous abordâmes tout de suite
Les sujets que le monde évite,
La douleur, l'attente, la foi.

Elle eut des sourires de femme :
Cela veut dire on ne sait quoi ;
Mais c'est une douceur dans l'âme.

## II

Nous avons repris l'entretien ;
Tous deux nous semblions l'attendre.
Je crois qu'on arrive à s'entendre.
Pour sûr l'intérêt se soutient.

A mon avis, je pourrais bien
Sans l'offenser toucher au tendre.
Plus d'une invite y parut tendre,
Si je lui plais, je n'en sais rien.

Pour le surplus, elle est aimable.
Un esprit d'ange... ou de diable.
Du cœur assez... probablement ?

Dois-je fuir ? Faut-il que j'avance ?
Oh ! je voudrais immensément
Savoir au vrai ce que j'en pense.

## III

Hier, chez le Conseiller, le propos vint sur elle.
Quelqu'un me demanda si je la trouvais bien.
Je demandai comment ? On reprit : « Laide ou belle ? »
Ma foi, je répondis que je n'en savais rien.

Je disais vrai. Je sais qu'une flamme étincelle
Dans son regard charmant qui cherche trop le mien ;
Il me semble qu'elle a du style en son maintien,
Et je trouve à sa voix une douceur mortelle.

Mais tout cela fait-il qu'on soit *bien* ? Je l'ignore.
D'après la Conseillère, un grand point manque encore,
Et c'est un certain air autrement fagoté.

Elle est aussi trop grave, ou plutôt trop rieuse ;
— Puis sa robe n'est pas de la bonne faiseuse ;
— Et puis, si simple, où donc est la beauté ?

## IV

Une femme très pure et qui n'est point bégueule,
Qui sait écrire et lire et qui n'est point bas-bleu,
Qui joue avec la flamme et qui ne prend point feu,
Et que l'on sent gardée encor quand elle est seule ;

Une patricienne aux allures d'aïeule,
Qui semblerait trop fière et qui ne l'est qu'un peu ;
Une main de velours qui moud comme une meule,
Des mots qui disent tout et ne font point d'aveu !

Des rires enfantins dans les choses profondes,
Un front plein de pensée orné de touffes blondes,
Un esprit vigoureux jaseur comme un ruisseau ;

Du velours, de la vie, un grand nom, des dentelles ;
Point de mari. Grand Dieu ! Que de choses mortelles,
Et que cela pourtant fait un joli morceau !

## V

Quelle idée ont-ils donc de la beauté, ces êtres
Glacés et sans amour, que la mode asservit ?
La beauté, c'est la vie. Or, en eux rien ne vit ;
Ils suivent les coiffeurs et jurent par ces maîtres.

La plus haute esthétique est par là sans profit.
Pour voir un faux chignon, ils courent aux fenêtres.
« — Mais ôtez, disent-ils, la dot et les ancêtres,
Cara n'a rien ! » Elle a mon cœur, cela suffit.

Elle est belle en mon cœur. Sa jeunesse expirante,
Son front trop vaste où naît la ride dévorante,
Et cet éclat dernier qui n'aura plus qu'un jour,

Ce sont là les beautés que lui fait mon amour.
Et je l'aimerais moins ou plus jeune ou plus belle,
Et je ne la veux pas autre qu'elle est, mais telle.

## VI

J'ai vu sur son cachet un blason compliqué,
Elle a vingt-cinq parents dans vingt-cinq ambassades.
Mes rêves, là-dessus, prennent des tons maussades :
Je crains en ces splendeurs d'être mal embarqué.

De mon chaume normand par l'herbage masqué
Jusqu'à ce haut castel qui date des croisades,
Cela fait à franchir beaucoup de palissades !
Ici près est Ferrare, où Tasso fut moqué.

Il est vrai que je suis un poète de France...
Pourtant j'aimerais peu que Cara descendît
Et devînt un sujet de drame ou de romance.

Hélas ! maudit blason. Hélas ! amour maudit.
Mais bah ! Allons toujours. C'est fait, c'était écrit :
Pouvais-je manquer d'être amoureux dans Florence !

## VII

Je t'écoute; raison cruelle,
Je t'écoute et je fais effort;
Mais le *je ne sais quoi* s'en mêle,
Et chaque jour il est plus fort.

Si mon cœur n'est pas seul rebelle
Et s'il faut vaincre encor le sort,
Réponds et dis à qui le tort?
Je t'écoute, raison cruelle.

Je t'écoute et je fais effort,
Et chaque effort me remplit d'elle :
Quand je la fuis, elle est plus belle;
Quand je la vois, plus belle encor.

Je fais la promesse formelle
D'éviter son palais accort;

Mais c'est là que je cours d'abord.
Va ! le *je ne sais quoi* s'en mêle.

Et chaque jour il est plus fort,
Et chaque jour elle est plus belle.
Ne me dis rien, raison cruelle ;
Ou dis-moi de chercher la mort.

VIII

## *Lettre*

Demain, au Palais Vieux, Don Marco, savant homme,
Devant certain tableau parlera doctement,
Et dans un beau discours épicé d'allemand,
Expliquera pourquoi Vénus obtint la pomme.

En ce tableau profond, plus qu'admiré, je crois,
Ce qui fait l'intérêt, c'est que Vénus, Madame,
Ne semble pas la plus immortelle des trois ;
Déesse encore, mais moins déesse que femme.

Don Marco, là-dessus, tient des propos sans fin.
Il y mêle un soupçon de son grec le plus fin,
Quelque hébreu, du sanscrit, et tout cela d'un tendre !..

Mais dit-il de l'amour ce qu'il faut? C'est selon.
Je crois que si quelqu'un voulait assez m'entendre,
Sans en savoir autant, moi, j'en dirais plus long.

## IX

*Una delle tre cose da morire*
*E aspettar e non veder venire* (1).

Donc il vous plaît que je vous rende compte
De la leçon ! Don Marco s'installa
Très lentement. Ne vous voyant pas là,
Il pressentit une défaite prompte.

Sans vous, comment espérer que l'on dompte
Hébreu, sanscrit et grec ? Marco parla
Très bien. Très bien l'auditoire bâilla.
C'est votre faute. En mourez-vous de honte ?

Point de soleil, — je le suppose, hélas !
*L'uomo dotto* poursuivit ses ébats ;
Mais le soleil et vous absents, que dire ?

On attendait et vous ne veniez pas.
*Una delle tre cose da morire*
*E aspettar e non veder venire.*

(1) Une des trois raisons de mourir
Est d'attendre et ne pas voir venir.

X

## *Lettre*

Nos vieilles pierres solennelles,
Nos murs romains, âpres débris,
Si vous les revoyez fleuris
Et parés de beautés nouvelles,
Pour moi, je n'en suis pas surpris.

Les roses et les giroflées
Et les pompons d'or éclatants,
Et les acanthes étalées,
Et les fenouils, bouquets flottants,
N'y sont pas nés du seul printemps.

Quand, plus doux que le son des lyres,
En ces lieux, résonnaient vos pas,
Ne vous en souvenez-vous pas ?

Vous les remplissiez de sourires,
De mots charmants et dits tout bas.

Ces fleurs soudaines et pressées
Que de la pierre on voit jaillir,
Ces fleurs de vos yeux caressées...
Oh ! si je pouvais les cueillir
Et m'embaumer de vos pensées !

## XI

## *Lettre de Cara* (1)

Une voix chère en d'autres lieux m'appelle,
Et dans mon cœur glissent de chers ennuis.
Il faut quitter Florence, — qu'elle est belle !
Adieu, je pars ; et peut-être je fuis.

### (1) LETTERA DI CARA

Una voce gentil me altrove appella
Novo infondendo al core dolce desire.
Fiorenza addio ! ti lascio e sei si bella
Parto, ed é fuga forse il mio partire.
Se a Roma vai, nella stagion novella
Ogni mia cura là voglio sopire
Là amor vedrai ch' io son pur sempre quella,
Che puo inconstanza a fedellate unire.
Erra, se perdonarmi amor non volle
Don Mario : ma per lui non v'ha salvezza
Che in Venere mostrar la donna ardio.
Del Pincio in Roma té sia caro il colle ?
Mario non dice che l'alma è bellezza ?
E che l'amor... ma che mi calo ?... Addio.

Si vous venez dans la Ville Eternelle,
Vers le printemps j'y porte mes soucis,
Vous m'y verrez telle encor que je suis :
Très inconstante et cependant fidèle.

Si Don Marco ne m'a pas pardonné,
Il a grand tort. Il est déjà damné
Pour avoir fait de Vénus une femme.

Promenez-vous à Rome au Pincio...
Marco dit-il que la beauté, c'est l'âme?
Et que l'amour... Mais qu'importe! *Addio.*

## XII

*« Et peut-être je fuis ! »* — O le poison charmant !
Oh ! que me voilà pris de façon souveraine !
Certes, je cours à Rome, et d'une âme sereine !
Est-ce fort à propos ? Je n'y tiens nullement.

Qu'elle aime ou qu'elle joue, au torrent qui m'entraîne,
J'obéis sans lutter. Je cède éperdument.
Si tu veux dévorer un petit Bas-Normand.
Ma foi, je le veux bien : régale-toi, Sirène !

Ces splendides écueils du grand soleil dorés,
Et cette vaste mer plus en fleur que les prés,
Qu'importe que la mort se cache sous ce leurre ?

J'irai, j'irai joyeux sur ces flots absorbants.
Prends le sang de mon cœur pour teindre tes rubans ;
Va, je veux bien mourir pour t'amuser une heure.

## XIII

Madame, ce n'est plus Florence.
L'Arno sommeille. Au Palais-Vieux,
Titien n'est plus radieux,
Et tout prend le même air qu'en France.

Au Prato, miss Arabella,
Dans son escadron d'affreux faunes,
Fait triompher ses frisons jaunes...
C'était plus drôle en ce temps-là !

Je vais à Sainte-Croix, au Dôme
Il semble que partout je voi
Marco, disant je ne sais quoi.
Vous le rendez léger, cet homme !

En ce monde décoloré,
Mon âme à la mort asservie
Evoque le temps de la vie...
*Nessun maggior dolore* (1)...

(1) « Il n'est pas de pire douleur... que de se rappeler un temps heureux dans la misère », dit Françoise de Rimini à Dante, au chant V de l'Enfer.

## XIV

Elle était à genoux sur le pavé du temple,
Les mains jointes, le front serein ; il me sembla
Voir un de ces cœurs purs qu'aucun mal ne troubla
Et qui garde cet œil de l'enfant qui contemple.

Le scrupule à ma joie un instant se mêla.
Mais bientôt, m'élevant à la sphère plus ample,
Loin d'elle agenouillé, priant à son exemple,
Je remerciai Dieu de m'avoir mené là.

Longtemps et sans tourner le visage en arrière,
Elle pria. Pour moi, telle fut ma prière :
« Dieu, que je l'aime assez pour la laisser à vous ! »

Quel parfum, quel soleil, dans mon cœur, dans l'église !
Certes, le Véronèse eût tenté l'entreprise
De peindre en ces clartés cette femme à genoux.

## XV

Sur les crêtes du Colysée,
Dans l'inaccessible hauteur,
Nous aperçûmes une fleur
Du soleil et du vent baisée.

Cara lui dit : « Salut, ma sœur !
Le destin t'a favorisée :
Tu vivras peu, mais en splendeur ;
Tu ne seras jamais brisée.

« Pure est ta sève, pur le vent
Qui sans cesse te va mouvant,
Pur le soleil qui te dévore.

« Nulle main ne te touchera,
Et l'air pur ensevelira
Seul ta poussière pure encore ! »

Je répondis : « Ce Colysée
Elève l'âme à sa hauteur.
Jadis, j'aurais voulu la fleur
Et mes lèvres l'auraient baisée.

« Mais qu'elle reste ainsi, ma sœur,
Dans sa place favorisée ;
Qu'elle conserve sa splendeur,
Et que mon âme en soit brisée !

« C'est assez que parfois le vent
Tournant vers moi son front mouvant,
Presse le feu qui me dévore.

« Nul autre amour ne touchera
Mon cœur. Il s'ensevelira
Dans sa flamme vivante encore. »

## XVI

Lorsque enfin je lui dis adieu,
Pauvre Cara, qu'elle fut triste !
Elle cachait sous la batiste
De grands yeux d'or veinés de feu.

Pleurait-elle ? Peut-être un peu.
Elle est sincère — et grande artiste.
« Pour vous seul, dit-elle, j'existe,
J'en prends à témoin ce ciel bleu ! »

O beau ciel, ô serment de femme !
Je m'en allai la mort dans l'âme,
Me maudissant d'être parti.

J'appris, la semaine suivante,
Qu'elle était malade et mourante
D'avoir jeté des *confetti*.

## XVII

Oh là ! ces confetti, cette ardeur à la fête,
Que tout cela me fut pénible à digérer !
Mon cœur, quand j'y pensais, se sentait déchirer :
M'oublier à ce point pour un plaisir si bête !

Bientôt l'amour moqueur osa me tenir tête :
« — Eh quoi ! ne l'aimes-tu que pour la voir pleurer ?
Le ciel bleu, les balcons en train de se parer,
Et tu pars !... L'on s'en va par un jour de tempête ! »

Cara me dit, surprise, ouvrant de grands yeux d'or :
« — Comment ne fus-je pas cent fois plus folle encor ?
J'étais si malheureuse et si désespérée !... »

Et me voilà repris par de plus fins harpons,
Et voilà dans mon cœur l'idole restaurée,
Eût-elle encor jeté sa guimpe et ses jupons.

## XVIII

Cara, Dieu prit entre ses doigts
Une argile blanche et moëlleuse ;
Il la purifia sept fois :
L'argile devint lumineuse.

De cette pâte précieuse,
Dieu tira la femme de choix,
La céleste, la généreuse,
La forte amante de la Croix.

Deux petits grains étaient de reste :
L'un fournit la femme modeste,
L'autre par Satan fut volé.

Cara, ce reste saint, mêlé
De plâtre et de verroterie,
C'est de quoi vous fûtes pétrie.

## XIX

Quand oublierai-je ce jour-là ?
Jamais septembre n'étala
Tant de parures ;
Jamais les bois, jamais les prés,
Jamais les jardins empourprés,
Les ondes pures ;
Jamais les fleurs ni le soleil,
Jamais, dans le printemps vermeil,
Brise amollie ;
Non, jamais jusqu'à ce moment
Rien ne m'avait si doucement
Chanté la vie.

Or, c'était un soir de janvier.
Nous descendions seuls l'escalier
A demi sombre ;
Là-haut, dans le salon moqueur,
Mainte chose avait en mon cœur
Jeté de l'ombre ;

Mais quand je la tins à mon bras,
Soudain plus de doutes ingrats ;
Tout fut lumière.
Elle me dit en souriant :
« — Vous étiez ce soir effrayant,
J'en étais fière ! »

J'ai voulu demander pardon ;
Elle reprit : « Taisez-vous donc,
Laissez-moi dire :
Certes, mon cœur est bien à vous ;
Mais je vous aime un peu jaloux
De votre empire.
Il me plaît qu'un je ne sais quoi,
Aussitôt qu'il s'agit de moi,
Vous enfièvre... »
Et je devenais radieux
Au jour qui sortait de ses yeux
Et de sa lèvre.

Nous descendions, de quel pas lent !
Elle ajouta presque en tremblant :
« — Oui, je vous aime.
Contre mon cœur, je le sens bien,
Il faut que j'élise un gardien,
Et c'est vous-même.

Nous nous sommes trouvés trop tard.
Hélas ! le monde lie à part
Nos destinées ;
Mais acceptant des devoirs chers,
Nos âmes libres de ces fers,
Se sont données.

« Nous tiendrons ce qui fut promis ;
Jamais époux et plus qu'amis,
Purs et fidèles,
Jusqu'au ciel ainsi nous irons ;
Et du grand amour nous prendrons
Les nobles ailes. »
Déjà, de ses gens entourés,
Nous étions au bas des degrés ;
Nous nous quittâmes.
D'un dernier mot embaumant l'air ;
« Adieu, dit-elle, ami très cher ;
Aimons nos âmes ! »

Sur le seuil je restai muet,
Et sa voiture l'emportait
Dans la nuit noire
J'étais là, je voyais encor
Ses yeux de feu, ses cheveux d'or,
Sa main d'ivoire ;

Puis, lorsque le bruit eut cessé,
Dans cette nuit je m'enfonçai
A l'aventure ;
Et sans m'être dit où j'allais,
Je reconnus de son palais
L'architecture.

Je m'éloignai, mais je revins,
Enchaîné par des lacs divins,
Devant sa porte.
Le vent y soufflait plus que frais :
Le désir dont je m'enivrais
Prêta main-forte.
Elle parut. Je vis encor
Les yeux de feu, les cheveux d'or,
La main d'ivoire ;
Elle me vit, et sa beauté
S'illumina. Quelle clarté
Dans la nuit noire !

César, tu passas par ici,
Très bien équipé, Dieu merci,
Et roi du monde ;
Mais tu n'eus jamais en ton cœur
Si charmante joie, ô vainqueur,
Ni si profonde !...

Combien je fus émerveillé,
En rentrant de me voir mouillé
Jusqu'à mes toiles.
J'avais marché dans les splendeurs,
J'avais cru qu'il pleuvait des fleurs
Et des étoiles.

## XX

### *Lettre*

Que faites-vous en ce moment,
Cara, ma belle ?
Moi, je suis dans mon sentiment
Enfoncé trop profondément
Pour ma cervelle.

Hier c'était bal ; il est matin,
Et je suppose
Qu'en votre armure de satin,
Vous rentrez au logis, le teint
Assez peu rose.

Par un rêve à vos pas lié,
O fille d'Eve,
Je me voyais bien oublié :
Je le fais souvent éveillé,
Ce mauvais rêve !

Vous voilà, puisqu'il fait grand jour,
Bien endormie :
Si vous rêvez à votre tour,
Rêverez-vous de mon amour,
Fidèle amie ?

Moi, pour ne dissimuler rien,
Je crains, Madame,
Que le Pandour qui danse bien,
Ou l'Espagnol, ou l'Italien
A l'œil de flamme ;

Je crains que l'Anglais florissant,
Ou le beau Slave,
Ou le Romain d'illustre sang,
Ou le gros Belge si puissant
Par son air grave ;

Oui, je crains fort qu'un de ceux-là,
Ou tous ensemble,
Ou quelque autre qu'on me céla.
— Un revenant... on vit cela
Et moi j'en tremble, —

Je crains, — ô déplaisirs sanglants,
O dent qui ronge, —

Que ce bataillon de galants
N'exile mes traits vacillants,
Même du songe.

—o—

Trois heures. Le soleil descend,
Le jour commence,
Que mon amour est peu décent!
L'on court au Bois; je suis absent,
Comme à la danse.

Vous voilà donc en ce fouillis,
Dans ces vacarmes,
Parmi cet affreux margouillis
De grandes dames, de Laïs
Et de gendarmes.

Hélas! hélas! il faut pourtant
Que je l'avoue.
Pour vous entrevoir un instant,
Si je pouvais, j'irais, pestant,
Dans cette boue!

—o—

Là-bas, au Pincio, du moins,
Cime odorante,
Je savais de nobles recoins ;
Sous les fleurs j'avais pour témoins
Virgile et Dante.

De là, je vous voyais passer,
Douce et sereine.
Vos chevaux noirs semblaient penser
Qu'ils n'avaient pas à se presser,
Traînant la reine.

L'azur prenait à vos cheveux
L'or de leurs ondes.
O Cara, que j'étais heureux !
O le beau pays des jours bleus
Et des nuits blondes !

Un soir surtout... Cara, Cara,
Qu'il vous souvienne !
Cet instant, qui me le rendra,
Quand la lune au ciel se montra,
Sur l'Appienne :

La brise berçait les blés murs,
Comme en cadence.

Et de nos cœurs contents et sûrs
S'exhalaient des souffles si purs,
Dans ce silence!

Vous ne m'aviez pas dit encore
Le mot suprême;
Mais lorsque parut l'astre d'or,
Ce grand secret prit son essor :
« Oui, je vous aime! »

Vous l'avez dit. Est-ce bien vrai?
Pour moi j'en doute :
Certes, je fus tout enivré ;
Certes, je crus et j'espérai
Sur cette route!

Mais retournant le lendemain
Je vis des pierres,
Une herbe sèche, un froid chemin,
Un grand débris d'orgueil humain
Et des poussières.

Hélas! hélas! En quel réseau
J'erre sans trêve!
Tout mon espoir est de roseau ;
Je sens que je poursuis l'oiseau
Fuyant du rêve.

TROISIÈME PARTIE

# LA VIE DOMESTIQUE

## (ELÉGIES)

## *La Croix*

Imité de Silvio Pellico

Affamé d'être heureux, j'ai d'une ardeur profonde
Fatigué mon esprit et mon âme longtemps,
Demandant le bonheur aux succès éclatants,
Aux hommes, à l'amour, à la fortune, au monde.

J'ai trouvé les succès et l'amour inconstants ;
Les hommes sont divers et fuyants comme l'onde :
Sur eux et sur soi-même, insensé qui se fonde !
Le monde et la fortune ont des dons rebutants.

Trop tard je me tournai vers l'ordre légitime;
Le bonheur était là, fruit de la vie intime.
Il m'apparut; la mort prit soin qu'il durât peu.

Quand j'eus fait et refait ce cercle de souffrance,
Je vis qu'en la croix seule était mon espérance :
Et j'embrassai la Croix, et je sentis mon Dieu.

Parmi les vers connus de Louis Veuillot, ceux-ci ont paru les mieux désignés pour servir d'épigraphe à cette troisième partie, qui eût été tout à la fois le couronnement poétique et la moralité de l'œuvre entière. Ils résument admirablement, en effet, ce que nous avons lu jusqu'à présent et ce qui restait à dire.

Mais hélas, de cette conclusion, presque rien ne fut écrit.

Dans les papiers du poète, on ne trouve plus guère que quelques débris, des mots jetés hâtivement, telle cette ébauche, interrompue au bout de neuf vers, au milieu d'un portrait qui demeure inachevé, sur une rime qui tombe sans écho...

Je gravissais encor le sommet de la vie
Et dans mon humble état, Dieu le sait, sans envie,
De mes nombreux devoirs plus fier que tourmenté,
Content de mon travail et de ma pauvreté,
Je me sentais joyeux jusques au fond de l'âme.
J'avais cinq beaux enfants, je chérissais ma femme :
Une humble créature au visage charmant,
Un esprit simple et doux avec un cœur aimant,
Pieuse, à ses devoirs saintement attachée...

Des sujets qu'aurait abordés cette dernière partie du poème et de l'inspiration qui l'eût animée, Louis Veuillot, toutefois, nous a laissé cet aperçu sommaire, où la brièveté des indications douloureuses prend une sorte de poignante éloquence, qui avive encore nos regrets...

*Vitry. Donoso.*
*Mort de Thérèse, de Mathilde, de Donoso, en quelques mois.*
*Trois autres enfants morts, lorsqu'à peine j'étais remis de ces blessures.*
*Maintenant, vous qui me blessez, que pouvez-vous sur moi?*

*Thérèse. Son pauvre petit tombeau perdu.*
*Mathilde. Sa mort. Le vide dans la maison. Les orphelins.*
*Ma sœur et mon frère. Donoso.*
*Souvenir de Mathilde à Rome.*

*Mort de Donoso.*

*Lorsqu'on quitte le deuil, seconde mort.*

*Mort de Marie.*

*Gertrude, Madeleine. Alleluia pour conclusion.*

*Conversation avec Théodore, de Reischoffen à Haguenau. Le ciel était sombre. Il y avait des arbres arrachés par la tempête.*

*Arrivée. Gertrude morte.*

*Lettre de Marie à Rome.*

*Aux enfants de Reischoffen.*

*Lettres d'Elise, de Reischoffen. Description des jeux. Annonce de maladie légère.*

*Quand elles vivaient, je m'inquiétais de leur sort.*

*Je les vois dans le ciel sur le sein de leur mère;*
*De là-haut leurs regards tombent jusque sur nous.*

*Les cinq cimetières : Bercy, Vitry, Reischoffen, Paris, Versailles.*

*J'ai appris à regarder l'image de Marie portant le Christ sur ses genoux.*

*Tressaillement de Marie dans le sein de sa mère, à l'église des Missions.*

*Rudesses dont le souvenir revient. Plaisirs refusés.*

*Pèlerinage à Saint-François de Sales.*

*Voyage à Chamonix,*

*La layette.*

De ces élégies rêvées, ou plutôt vécues par le poète, quelques-unes, il est vrai, furent écrites. Elles

furent même publiées. Elles font partie des fragments insérés dans les *Œuvres poétiques* et que Louis Veuillot eût restitués au cadre façonné pour eux. Il a paru que leur place était marquée dans ces pages.

## *La Couronne*

Tout homme en ce bas monde ainsi que toi soupire:
Va, cesse de former d'inutiles projets!
Dieu pouvait te donner la fortune et l'empire :
Le bonheur, ici-bas, tu ne l'auras jamais.

Du désir qui dévore au regret qui déchire,
Sache qu'il n'est qu'un pas : c'est celui que tu fais.
Ce bonheur où ton âme incessamment aspire
N'est qu'un rapide songe entre deux jours mauvais.

Ta part est dans ton cœur, c'est là qu'il la faut prendre,
Ensuite dans la Croix, et c'est là qu'il faut tendre:
Tes autres vœux seront moins remplis qu'expiés.

Tu te crois sans nul bien : quand viendra la tempête,
Tu compteras les fleurs que Dieu mit sur ta tête,
En les voyant tomber feuille à feuille à tes pieds.

## *Le Cyprès*

Je ne suis plus celui qui charmé d'être au monde,
En ses âpres chemins avançait sans les voir.
Mon cœur n'est plus ce cœur surabondant d'espoir
D'où la vie en chantant jaillissait comme une onde.
Je ne suis plus celui qui riait aux festins,
Qui croyait que la coupe aisément se redore,
Et que l'on peut marcher sans que rien décolore
La beauté des aspects lointains !

Est-ce donc moi, mon Dieu ! qui sous un ciel de fête,
Quand l'orgue chantait moins que mon cœur triomphant,
Du pied de vos autels emmenai cet enfant,
Le bouquet d'oranger au sein et sur la tête ?
De quels rayons divins ce jour étincela !
Que de fleurs dans les champs ! dans les airs quels mur-
[mures !

Tout nous riait, les eaux, les bois, les moissons mûres...
Est-ce moi qui passai par là ?

Sur mon front qui se ride, ai-je vu tant de flammes ?
Ai-je d'un jour si beau vu le doux lendemain ?
Est-ce à moi qu'on a dit, en me pressant la main :
« Pour t'aimer j'ai deux cœurs, je porte en moi deux [âmes » ?
Plus tard, à ce bonheur quand vous mettiez le sceau,
Ai-je été ce mortel béni dans sa tendresse
Qui vous offrait, Seigneur, des larmes d'allégresse,
Prosterné devant un berceau ?

Dieu clément, est-ce moi ? Les berceaux, la couronne,
L'avenir... Maintenant quand je songe à ces biens,
J'ignore si je rêve ou si je me souviens.
J'habitais dans la joie, et le deuil m'environne.
Le souffle de la mort, plus tranchant que le fer,
A moissonné mes fleurs dont les parfums périssent ;
Mille maux dans mon cœur à leur place grandissent.
O doux passé, regret amer !

Le temps, ce ravisseur de toute joie humaine,
Nous prend jusqu'à nos pleurs, tant Dieu veut nous [sevrer ;
Et nous perdons encore la douceur de pleurer
Tant de chers trépassés que l'esprit nous ramène.

Ah ! comme ils sont présents ! comme elle vit, la mort !
Comme l'on voit ses yeux entr'ouverts, ses mains roides !
Comme elle s'établit dans nos demeures froides,
Dans nos cœurs navrés qu'elle mord !

Le temps n'a pas marché ; c'est hier, c'est tout à l'heure :
J'étais là, près du lit de mon père expirant,
J'allais d'un ami mort vers un ami mourant... ;
Et vous, trésors de Dieu, trésors qu'au moins je pleure,
Bien que j'eus un instant et dont j'ai su le prix,
Doux enfants, chaste épouse, ô gerbe moissonnée !
O mon premier amour et ma première née,
Anges que le ciel m'a repris !

Mes pas suivent encor le char qui les emporte ;
Dans la fosse mon cœur tombe encor par lambeaux ;
Et, comme les cyprès plantés sur leurs tombeaux,
Ma douleur chaque jour croît et devient plus forte.
J'ai vu le champ romain de ruines couvert,
Poussière de splendeur sans retour écroulée ;
Rien ne vit dans la plaine à jamais désolée ;
Le cyprès seul est toujours vert.

## *Poids de la Vie*

J'ai vécu, j'ai vieilli. De l'humaine misère
J'ai porté le fardeau tous les jours. Il est grand !
Sans en excepter un, j'ai refait en pleurant
Tous les chemins heureux que j'avais sur la terre.

Je sais ce qu'ici-bas le ciel donne et reprend :
Deuil d'ami, deuil d'époux, deuil de fils, deuil de père,
Et deuil public encor ! J'ai bu cette heure amère,
J'ai tenu dans mes bras Valdegamas mourant.

J'ai vu l'esprit de l'homme au mal vouer son culte;
Sur mon drapeau sacré j'ai vu monter l'insulte ;
Chez des amis vivants je me suis vu mourir.

Et parmi ces douleurs humiliant mon âme,
Satan m'a fait sentir son ironie infâme... !
O mort ! comme parfois tu tardes à venir !

Un sonnet des *Œuvres* porte déjà le nom de Marie :

## *Marie*

Un long hiver allait finir :
Déjà la bise était moins forte ;
Le premier souffle du zéphyr
D'avril entrebâillait la porte.

Il ramenait l'aimable escorte
Du printemps vert, prêt à fleurir ;
On voyait le lilas s'ouvrir,
Lorsque notre Marie est morte.

Le ciel aussitôt se voila ;
De nouveau la bise souffla,
Glaçant la terre moins parée ;

Tout le printemps fut assombri
Avril manqua dans la contrée,
Et les lilas n'ont point fleuri.

L'élégie que nous allons maintenant transcrire est inédite.

Le matin était beau, mon âme était tranquille.
Par la fenêtre ouverte aux senteurs de l'été,
Je regardais le ciel ; et bien loin de la ville,
Je volais en esprit vers cet aimable asile,
Où mes pauvres enfants jouaient en liberté.

Sur ces gazons si verts, par ces chemins que couvre
Un ombrage si frais, je les voyais courant,
Visitant ce château vaste et beau comme un Louvre,
Chantant, cueillant des fleurs. Soudain ma porte s'ouvre :
Mon frère entre tout pâle et m'embrasse en pleurant.

« Quoi donc ? dis-je, éperdu. — Frère, répond-il,
[prie ! »
Il pâlit davantage ; alors je comprends tout.
Je sens la mort ; je vois ma fille ; je m'écrie :
« — Marie ! oh ! mon enfant ! — Oui, frère, c'est
[Marie... »
Il me montra le Christ, et je restai debout.

C'était ma fille aînée, hélas ! et la plus chère !
Le plus prochain espoir de mon triste avenir,
Celle en qui revivait le grand cœur de mon père,

La mieux douée en tout, celle qui de sa mère
Gardait et me rendait un plus clair souvenir.

De mon bien-aimé frère elle était la filleule ;
Pour ses petites sœurs, ses désirs faisaient loi.
Toutes la préféraient. A toutes, elle seule
Partageait bien son cœur. Oncles, tantes, aïeule,
Chacun dans la maison l'aimait autant que moi.

Elle avait ces regards qu'au ciel Dieu prédestine,
Doux miroirs de candeur, de grâce et de bonté ;
Déjà nous admirions sa raison enfantine.
Elle n'était jamais ni sombre ni mutine,
Ni faible. Sa vertu pliait sa volonté.

Elle avait des vertus en cet âge si tendre,
Des vertus de conquête acquises par effort.
Vers le bien à grands pas nos yeux la voyaient tendre.
Elle était si pieuse ! Ah ! je devais m'attendre
A ce deuil de mon cœur, à ce coup de la mort !

Même en ces temps heureux, sourd et cruel mélange !
De mon propre bonheur j'étais déjà martyr :
J'avais vu dans ses yeux comme une attente étrange ;
Et seul, je me disais : « Oui, je possède un ange,
Mais qui sent qu'on l'appelle et qui songe à partir ! »

Il nous serait facile de remplir les autres parties du sommaire éploré qu'on a lu tout à l'heure avec d'autres fragments de la *Vie* et de la *Correspondance ;* mais c'est un travail que fera aussi bien que nous quiconque, parmi les lecteurs, aime et connaît Louis Veuillot. Ici, c'est de vers que nous aurions surtout souci.

Et la tentation nous vient sans doute de terminer encore une fois ce recueil par le sublime *Epilogue ;* mais chacun aujourd'hui le sait par cœur, et il convient peut-être moins au dessein particulier de cet ouvrage. Il nous faut d'ailleurs respecter le vœu du Maître. Il voulait conclure par un Alleluia : on en a lu l'indication plus haut. Voici celui de la *Vie de Château,* dans *Çà et Là*. Il semble venir de lui-même, comme une note suprême d'héroïque et céleste résignation, pour terminer ces élégies chrétiennes :

L'homme, pèlerin sur la terre,
Se plaint d'y reposer trop peu ;
Pour moi, dans ce voyage austère,
Je n'accuserai pas mon Dieu.
Oubliant le terme céleste,

Je dormais d'un sommeil funeste ;
Dieu m'éveilla,
Sa main me montrait la carrière,
Je voyais clair à sa lumière :
Alleluia !

Bientôt le chemin devint rude :
O froides nuits ! ô sombres jours !
J'avançai sans inquiétude,
Et mon âme espéra toujours.
La foudre a grondé sur ma tête ;
Dieu se fit voir dans la tempête,
Le ciel brilla.
J'ai trouvé dans toute contrée
De l'eau pour ma lèvre altérée :
Alleluia !

Sur les montagnes les plus hautes,
J'ai rencontré de doux abris ;
Au désert j'ai trouvé des hôtes,
J'ai vu des fleurs dans les débris.
Souvent, trop prompt ou trop timide,
Je crus avoir perdu mon guide ;
Il était là.
Courbé sous la chaleur pesante,
Je sentais sa main bienfaisante :
Alleluia !

Je n'ai pas la faveur du monde,
Je ne suis pas un de ses rois ;
Mais ailleurs mon bonheur se fonde ;
Jésus-Christ m'a donné sa croix.
Je la porte et je la révère !
Si parfois, sous ce poids sévère,
Mon cœur plia,
Jésus, redoublant de tendresse,
M'a fait rougir de ma faiblesse :
Alleluia !

La mort a traversé ma voie,
Me frappant au cœur sans retour ;
Elle m'a pris toute ma joie,
Mais j'ai gardé tout mon amour.
J'avais une fille chérie :
Le ciel pour la cour de Marie
Me l'envia.
Dieu — qu'il soit béni ! — de la tombe
Fit un nid sûr pour ma colombe :
Alleluia !

Tu brilles au ciel, mon étoile !
Chaste flambeau du sombre azur,
De la nuit tu perces le voile
Et tu fais mon chemin plus sûr.

Ta tombe germe l'espérance :
Je sais pourquoi par la souffrance
Dieu me lia ;
Je sais le secret de la vie,
Je sais que la mort nous délie
Alleluia !

# APPENDICES

au poème de CARA

LIVRE PREMIER

# LES DÉBRIS

## De Paulus BOITARD

Poète normand, ci-devant clerc minoré

## *Fragment de la Préface des "Débris"*

Cette pièce est tout ce qui reste d'un petit volume qui devait être intitulé *Les Débris de Paulus Boitard, poète normand, ci-devant clerc minoré.* J'avais aussi composé les *Débris*. Ils étaient dans le dernier goût des poètes courants qui, par MM. Hugo, Sainte-Beuve, Baudelaire et autres, renouvellent Villon, sa poétique, ses mœurs et ses aventures. Deux de ces poètes très modernes ont eu le chagrin ou la gloire d'avoir des démêlés avec la justice. Après quelques lenteurs miséricordieuses, elle a fait saisir leur volume nouveau, elle en a déchiré quelques pages en

les déclarant obscènes. Et vraiment elles l'étaient, mais on pourrait demander lesquelles ne l'étaient pas... — L. V. (1)

*Or ça, je crois partir prochainement, mais comme,*
*Encor qu'à demi mort, je suis pleinement homme,*
*O lecteur ! je subis l'incroyable besoin*
*De dire en quoi je fus semblable à Glais-Bizoin.*
*J'ai courtisé la Muse ardemment. J'en eus même*
*Du fruit : stances, sonnets (mille environ), poème*
*(Deux tomes assez gros), odes en quantité.*
*Je n'admirais que moi, c'est moi que j'ai chanté.*
*Mais, ce qui peut surprendre, Erostrate endurci,*
*J'ai brûlé tout. Bizoin n'aurait pas fait ceci.*
*Oui, Monsieur, des raisons à moi, par moi gardées,*
*M'ont fait incinérer cette arche des idées.*
*La raison ? C'était faible : au feu ! Le fier modèle*
*Par ce trait s'est vengé du peintre peu fidèle.*

(1) Cette note avait été écrite afin de limiter sans doute à cette seule pièce ce qui devait entrer des *Débris* dans la première partie de *Cara* ; mais comme nous publions à part ces pastiches de poésie moderne, nous avons cru bon de replacer la préface en tête des morceaux qu'elle annonce. Dans la suite, quelques-uns des *Débris* sont attribués par les manuscrits au poète Pourcin mais ne paraissent guère convenir à celui-ci qui nous est donné comme classique. Le dessein de Louis Veuillot nous échappe donc. Aussi n'avons-nous pu en tenir compte.

Les deux poètes poursuivis, auxquels il est fait allusion plus haut, sont Baudelaire et Richepin.

Une note presque identique à celle-ci a été écrite par Louis Veuillot, pour une variante de la préface d'*Une Confession*, p. 124 des Couleuvres.

*Dans l'histoire il n'est rien de plus dur. Le Romain*
*Après son coup manqué n'a brûlé que sa main !*

*L'arrêt exécuté, l'œuvre m'est apparue*
*Sinon digne de moi, cependant assez drue*
*Pour illustrer ce pâle et misérable temps.*
*Au fond de mes tiroirs, par ci par là flottants,*
*Divers débris, privés ou de tête ou de queue,*
*Alexandrins tordus, odes à teinte bleue,*
*Sonnets d'acier très purs que mon art cisela,*
*Sauvés de l'âtre, erraient ; j'ai ramassé cela.*

*Pour les âges futurs, c'est assez. Peu m'importe*
*De heurter à la gloire avec si mince escorte.*
*Le Parthénon croulant raconte Phidias ;*
*La note dit tout l'air, encor que chantant bas;*
*Il suffit d'une ou deux figures écornées,*
*Voici debout Minerve et les Panathénées.*
*Ainsi de ces fragments. Pour qui sait discerner,*
*L'art qui les inspira se laisse deviner.*
*Tel mot montrera l'Art, tel la philosophie.*
*A l'intellect public mon intellect se fie.*
*Si rien ne t'apparaît, ô lecteur étonné,*
*Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui ne t'a rien donné.*

*Et seul j'aurai connu la grande âme éplorée*
*Qui but trop à la flamme et qui fut dévorée...*

. . . . . .

I

## LES MAITRES

*Aux examimateurs du baccalauréat*

Çà, cuistres enfourrés d'hermine, Tristapattes !
Montez à vos fauteuils aussi ladres que vous ;
Je suis savant ; je sais les noms des rois indous
Et combien l'araignée a de paires de pattes.

Mettez-moi sur Moïse et sur les monts Carpathes
Et sur les alcools où les sels sont dissous :
Je vous veux assommer pour les cent francs dix sous,
Qu'impudemment hier, cancres, vous m'extirpâtes !

Je sais par cœur Bouillet. Faites vos questions,
Et l'on vous *collera*. Poussez, archi-pions !
Je porte autant que vous de science gâchée.

Omettez cependant la morale, soupeurs !
La mienne à vos leçons s'est trop fort attachée,
Et si je répondais, je vous ferais des peurs !...

## *Cachemire français*

### *Imité de M. Leconte de Lisle*

O Titubanbûsa, qui tiens le lotus monstre,
Dieu des grands lacs amers bordés de fruits saignants,
Pourquoi ces cris d'autour et, dans tes yeux stagnants,
Ce feu qui fait rugir d'effroi le tigre et l'onstre?

Brahma t'a-t-il repris la fleur de l'hélyronstre?
N'as-tu plus dans tes nuits l'âpre chant des Kilnants?
N'as-tu plus l'amour d'Ix et ses baisers poignants,
Que Siva lui payait des torrents d'or du Klonstre?

Que cherches-tu? Tes yeux, du pôle Piwaka
Vont au pôle Kaboul où la clarté manqua,
Fouillant cet azur noir rayé de dards orange.

Ce que tu veux, ô Dieu! c'est le trésor du Gange,
C'est la mort? Elle fuit. Durant l'éternité,
Vas, et traîne l'ennui de la divinité.

—o—

## *Un bel oiseau*

Vous remarquez, là-bas, cet oiseau d'importance,
A la démarche grave, au grand plumage blanc,
Qui tripote l'eau trouble et fait du moins semblant
De n'y voir nul danger et nulle inconvenance.

Il est majestueux. Tout le peuple béant
Admirant son habit, son calme, sa prestance,
Le croit un grand seigneur, savant, noble et puissant,
Riche dans tous les cas puisqu'il a l'insolence.

Il demande son nom, son mérite et son art :
Par le long cou, le bec et l'œil, c'est un canard.
Mais la taille et l'éclat nous donnent d'autres signes.

Que fait-il ? Un pinson qui l'a vu de plus près
Répond : « Il chasse au ver et vit à peu de frais :
C'est un de ces pieds-plats qu'on appelle des cygnes. »

## *Au divin Néron*

Comme ils t'ont méconnu, penseur triste et sublime !
Toi qui par l'idéal saintement tourmenté,
De sommet en sommet et d'abîme en abîme,
Et jusque dans la mort cherchas la volupté !

Quand leur lâche frayeur en aboyant t'opprime,
J'honore, ô mon César, ton renom détesté !
Tu fus l'homme ici-bas, par l'art et par le crime,
Qui monta le plus près de la divinité.

Rome en feu réalise une de tes idées ;
Tu dresses ta statue haute de cent coudées ;
Le monde entier t'adore, à tes pieds tu le vois ;

Et quand il faut mourir, grande âme inassouvie,
Tu ne regrettes pas le trône ni la vie,
Mais les sons élégants que modulait ta voix.

II

## L'ART

Quand je dis oui, quand je dis non,
Ce n'est pas que je croie ou nie :
Je délivrerai mon génie
Des sabots de l'opinion.

Insurgé devant tout renom
Ou de gloire ou d'ignominie,
J'entends honorer Virginie
Ou, comme il me plaira, Ninon.

Boitard est libre dans sa voie.
Il marche, il revient, il envoie
Paître Hugo, Boileau, Troplong.

Il brisera fers et ficelles !
En fait de lois, il reçoit celles
Qu'il veut bien croire d'Apollon.

On vieillit, on rature ; on vieillit, on supprime ;
On a deux ennemis, et *Trop tôt* et *Trop tard* ;
*Trop tôt* fuit la raison, *Trop tard* siffle la rime.
Par ces deux nécromans fut étranglé Boitard.

Jeune et plein d'un beau feu, pour obtenir la prime,
Il fit mille sonnets bien rimés la plupart.
*Trop tôt* y détesta la raison plus qu'un crime ;
*Trop tard* vint y racler la chair après le fard.

Ce qui reste est léger. S'il attendait encore,
Boitard raclerait tout, craignant qu'on le décore.
Vous direz à cela qu'il eût fait aussi bien !

Oui, mais alors Boitard perdait ce plaisir grave
De montrer à quel point, de son esprit esclave,
Il sut tant travailler à faire moins que rien.

—o—

O Nature, je sais ce que vous doit la Muse.
J'ai là-dessus des vers tout plein, dans mes carnets.
Je peux, quand je voudrai, gonfler la cornemuse ;
Mais d'aller vivre aux champs, merci, je les connais :
C'est bon à célébrer les pieds sur les chenets !

Qui croit que le gros cidre est chantant, il s'abuse !
Il s'abuse qui croit peser « l'or des genêts »,
Ou qui dit que la mare est Vaucluse ou Blanduse,
Ou que Margot n'est pas cousine de Méduse,
Ou que l'on sent l'iris sous de pareils bonnets.

Le rustique est fort lourd, tant femelle que mâle ;
Nul visage n'est frais sous le masque de hâle,
Et la chaumière n'est que fumée et fumier.
Phœbé ne me paraît qu'un bec de gaz très pâle.

Que la fermière en paix ronfle au flanc du fermier
Ou veille en maudissant le ténor du bocage,
Je rêve le taudis de Mathurin Régnier,
Et j'ai mis là mon cœur, mon pauvre cœur, en cage !

—o—

Après cent auteurs lus et remis sur les planches,
Boitard prit de Boitard si haute opinion,
Qu'il le chargea d'écrire une religion :
Mais le livre rêvé paraît en feuilles blanches.

C'était vraiment très fort d'imagination :
La baleine y causait avec les avalanches !
Quinet a secoué moins d'éclairs de ses manches ;
Imaginez Victor en contemplation !

Brûlé ! Non que Boitard ait fait dans Notre-Dame,
La corde au cou, le vœu de sauver sa pauvre âme.
Il estime Renan plein de toute beauté.

Mais c'est ici l'absinthe ; à toucher ce problème,
Fût-on Quinet, Victor, le joli Renan même,
Soudain l'on sent qu'on est Sarcey par maint côté.

LIVRE II

# ANTONIA, CARA

(Fragments)

I

Sous son azur charmant à ma vue enivrée,
Le sol s'épanouit comme un Eden en fleur ;
Un souffle de clémence embaume la contrée,
Ranime tout espoir, endort toute douleur :
Sur mon front resplendit le doux pardon vainqueur,
Et mon âme se sent bénie et rassurée.

Antonia! C'est elle, ingénue et touchante,
Telle qu'en sa fraîcheur dans la tombe elle entra.
Auprès d'elle est Mozart, elle sourit et chante ;
Elle porte à la main le livre de Cara.

Ne crains pas, me dit-elle. Attends les jours suprêmes.
Regarde en haut, vois Dieu. Toutes deux tu nous aimes,
Toutes deux nous t'aimons ; nous sommes tes deux sœurs,
Tu cherches? Mais Dieu seul résout tous nos problèmes.
Dieu donne tout amour à qui n'a pas deux cœurs...

. . . . . .
. . . . . .

## II

C'est un fort comte brabançon,
Quant à la forme, périssable.
« — Mais, pensai-je, il porte de sable
A trois coques de limaçon ! »

Elle écoutait d'une façon
Qui ne m'envoyait pas au diable.
Mais je me trouvais pitoyable
Sous le rapport de l'écusson.

Enfin j'étais jaloux du comte.
Et vainement je prenais honte
De ce chagrin vif et tout neuf.

Et par un surcroît bien atroce,
Je vous chantais d'un cœur féroce,
Principes de quatre-vingt neuf !

## III

— J'en connais plus d'une, dit-elle
Plus d'une à qui le sort jaloux
Ne sut rien refuser de doux
En fait de soie et de dentelle.

Sauf le poids d'une paix mortelle,
Tout est parfait, même l'époux.
Mais vivre en paix sous les verrous,
L'on meurt de cette bagatelle.

Point de combat, l'on est vaincu.
L'on meurt, faute d'avoir vécu.
Oh ! l'horrible et l'étrange peine !

Ami, vous vintes sur le soir,
Quand je m'éteignais pour n'avoir
Rien respiré de l'âme humaine.

## IV

Si vous voulez en déesse, Madame,
A deux battants vous faire ouvrir Sésame,
Je n'y mets point pour moi d'empêchement.
Tout mon secret n'est qu'un mot ; toute femme
Le peut tout bas ouïr correctement.

J'éprouve bien quelque frémissement.
De vrai, ma vie est là, je le proclame;
Mais ce n'est point autrement véhément,
Si vous voulez.

Car quelque chose en moi, certainement,
Je ne sais quoi de fort et de charmant,
Que vous dirai-je ? un torrent, une flamme,
Vous a soumis jusqu'à ce point mon âme,
Que sans parler je mourrai simplement,
Si vous voulez.

## V

O tourment de l'esprit, ô méfaits de l'histoire !
Le diable soit de vous, savants et découvreurs,
Qui d'un fâcheux papier trouvé dans quelque armoire
Venez jeter à bas ce que l'on voudrait croire
Et plâtrer sous un fait tant d'aimables erreurs !

Vas au diable, Marco, chargé de paperasses !...
J'étais donc, ce matin, sur mon Dante penché,
Rêvant de Béatrice et demandant ses traces :
Devant mes yeux s'offrit ce Marco mal léché.
Me voilà comme un fol à son bras accroché.

« — Pour l'amour du Toscan, pour l'amour du poète,
Pour l'amour de l'amour, lui dis-je, homme savant
Conduis-moi vers le seuil où l'amante parfaite
En sa grâce apparut comme un soleil levant :
Et soudain s'éveilla la divine alouette.

« Allons baiser le seuil où Dante prit sa foi.
Ce fut là qu'il aima, là qu'il devint apôtre,
Là qu'il fit son serment : « *Et je dirai de toi*
*Ce que nul avant moi n'avait dit de nulle autre,*
*Ce que nul ne dira de nulle autre après moi.* »

Faisons d'un cœur pieux notre pèlerinage...

. . . . . .

. . . . . .

## VI

Je connais plus amant que moi du clavecin,
Je connais qui le hait plus que je ne sais faire ;
Je ne le traite pas de monstre et d'assassin,
Je ne l'excuse pas de maint trait de corsaire.

C'est un art quelquefois vraiment un peu malsain,
Capable d'irriter même un bon caractère.
L'hymen en a gémi sur son autel très saint,
D'autres fois à l'hymen il est trop salutaire.

Je le crois périlleux à travers la cloison :
Si l'auteur est Mozart et si la main est fine,
Il fait souffler un vent qui n'est plus de saison.

Si bien que je voudrais rencontrer ma voisine
Et voir les doigts d'où vient cette ondée argentine,
Qui rafraîchit mon cœur et brûle ma raison.

## VII

### *Au Crépuscule*

J ai passé par les grands festins,
J'ai connu l'ivresse et le rire ;
J'eus mon printemps où j'ai vu luire
Des soirs dorés, de frais matins.

Sans trop m'accuser de délire,
J'ai fait quelques rêves hautains
J'ai pu promettre à mes destins
Le peu que je voulais d'empire.

A présent le jour et le bruit
Tombent, et j'entre dans la nuit
Sans regret, sans joie et sans armes.

Que ce fût à recommencer,
Si le ciel voulait m'exaucer,
Je lui demanderais des larmes.

# ÉPILOGUE

## *Prière de David*

Le péché sort de moi comme une eau qui déborde !
J'invoque la grandeur de ta miséricorde,
O Seigneur ! Il me faut l'excès de tes bontés ;
L'ordinaire pardon que ta clémence accorde
Ne peut couvrir l'excès de mes iniquités.

Lave-moi, punis-moi ; ma souillure est infâme ;
J'ai donné la mort à mon âme.
J'ai fait un mal profond, lâche, démesuré ;
Je l'ai fait devant toi. Proclame
Ton arrêt ; je l'accomplirai.

Je n'irai pas, plein d'artifice,
Par d'insolents discours contester ta justice.
Ta plus rude justice est douce ; elle guérit.
Plus tu me châtîras, moins j'aurai le supplice
De sentir mon péché vivant dans mon esprit.

Tu connais bien, juge sévère,
L'argile de nos cœurs et l'humaine misère.
Fils de corruption, conçu dans le péché,
Par le serpent mordu dès le sein de ma mère,
Tout ce venin fermente en ma veine épanché.

Tu connais l'humaine faiblesse,
Mais surtout souviens-toi, Seigneur, de ta tendresse ;
Souviens-toi de ce jour où tu m'as révélé
Tant de mystères de sagesse
Que tu veux faire entendre au monde consolé.

Lave-moi, je serai sans tache.
Tu diras le mot qui rattache
La robe d'innocence au flanc nu du pécheur.
Je reverrai ton ciel que mon péché me cache,
Mes os reprendront leur vigueur.

De mon iniquité qu'il ne reste plus trace,
Que ton œil s'en détourne et ton pardon l'efface ;
Avec l'homme nouveau, refais mon cœur plus pur,
Et que je sois devant ta face
Un serviteur vaillant et sûr.

Sous sa honte mon âme ploie,
Rends-lui ta lumière et ta joie :
Libre de mes forfaits par ta grâce expiés,

Aux pécheurs j'apprendrai ta voie ;
Ils se convertiront, ils viendront à tes pieds.

Qu'exiges-tu ? quelles offrandes
Faut-il pour qu'enfin tu me rendes
Cette paix qui n'est qu'en tes mains ?
Le monde en a-t-il d'assez grandes !
Tu veux un autre prix des fragiles humains.

Tu maudis la richesse morte,
L'aumône que la pompe escorte,
Les larmes où l'orgueil se fait encor sentir :
Tu veux pour pardonner ce qu'à tes pieds j'apporte :
Un cœur brisé de repentir.

Aux enfants de ta cité sainte,
Donne l'amour, donne la crainte ;
Pardonne mille fois et pardonnes encor.
Du temple ils orneront l'enceinte,
Leurs cœurs y répandront les prières et l'or.

FIN.

Grammaire française :—

{ Ge : 428 —
{ Ge : 414 — a ; b —

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

NOV 27 2002
Université Ottawa
15 JAN 2004
University of Ottawa

CE

a39003 003338075b

COLLECTION

MORISSET LIBRARY / BIBLIOTHÈQUE MORISSET
UNIVERSITY OF OTTAWA / UNIVERSITÉ D'OTTAWA
OTTAWA, ONTARIO K1N 6N5

CE PQ 2471

CE PQ 2471
.V7C37 1910
COO VEUILLOT, LO CARA.
ACC# 1228198